

Fragile bonheur

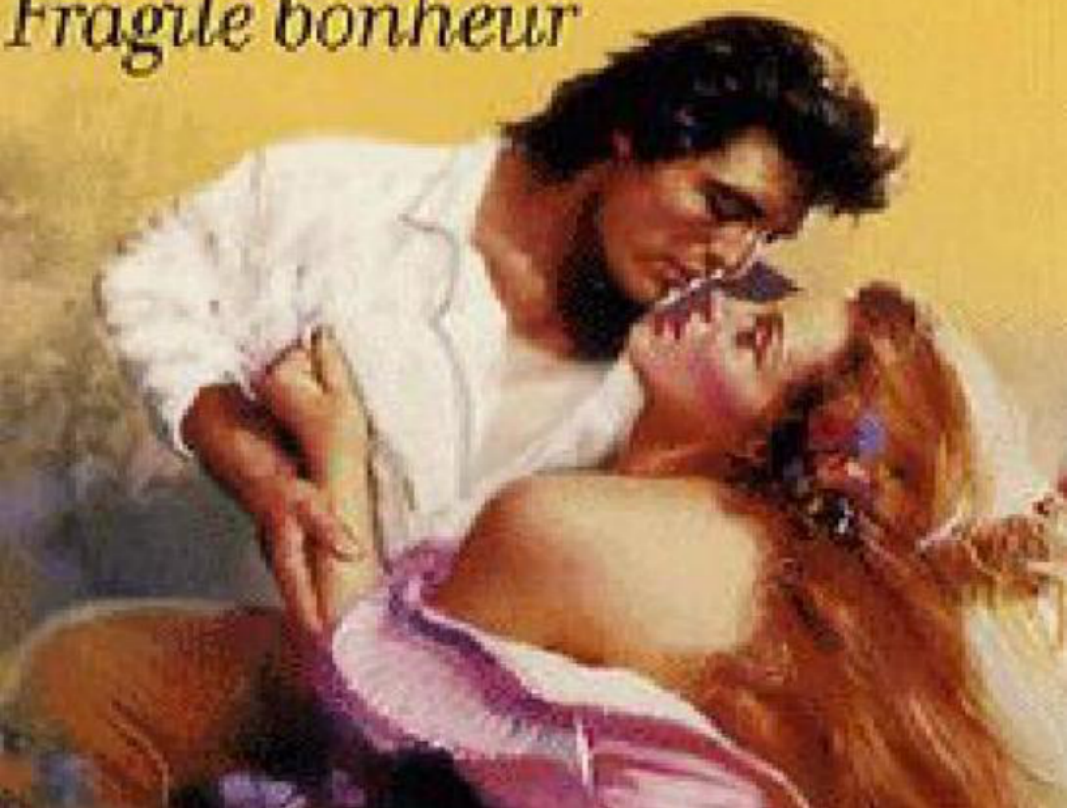
Cartland, Barbara

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Barbara Cartland

Fragile bonheur

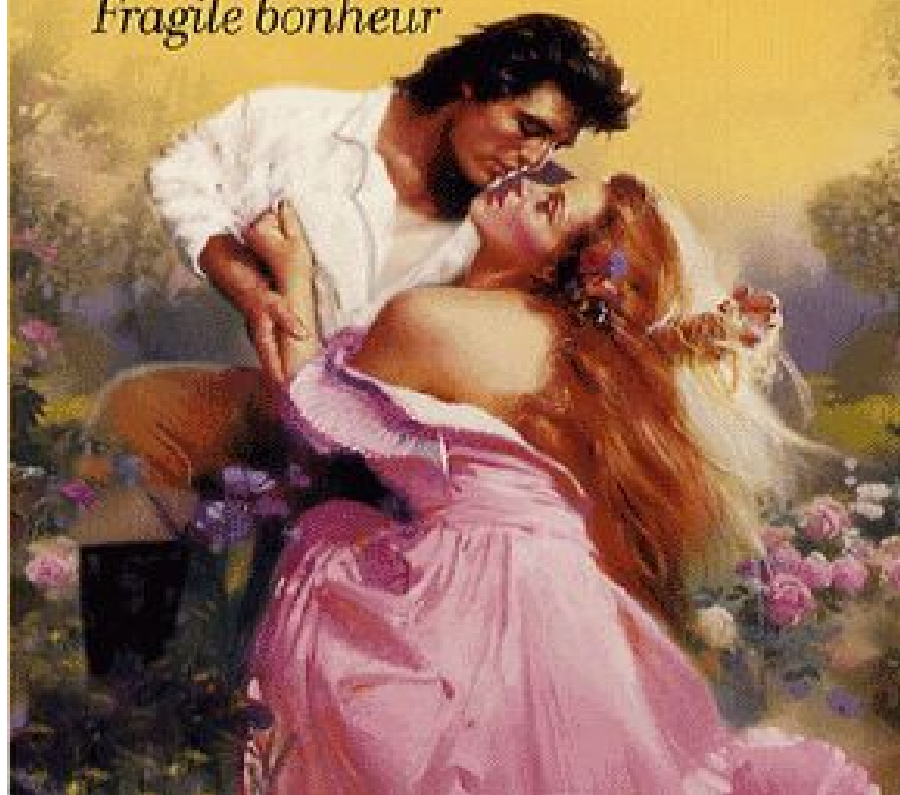




FOUR EYES

Barbara Cartland

Fragile bonheur



- Non, je n'épouserai pas lord Stefelton ! Il est vieux, il est laid. Je préfère travailler et gagner ma vie.

- Certes, lui répond son père, mais il est riche. Et toi, ma pauvre enfant, tu ne sais rien faire de tes dix doigts !

Ah bon ! Eh bien, c'est ce qu'on va voir...

Justement, dans les petites annonces du Morning Post, on propose une place de gouvernante. Et c'est ainsi que Kasia se retrouve chez le duc de Dregthorne. Son travail ? S'occuper de Simon, le neveu du duc. Un garnement qui a déjà fait renvoyer plus d'un précepteur... Mais Kasia sait s'y prendre avec les gamins de sept ans. Très vite elle apprivoise le petit Simon : orphelin, il avait besoin de tendresse, tout simplement. Reste un problème à résoudre : comment apprivoiser le duc ? Cet ours mal léché aurait-il, lui aussi, besoin d'amour, tout simplement ?

1.

Le duc s'étira en bâillant.

— Je crois qu'il serait temps que je vous laisse, ma chère amie...

Lady Julie se lova sensuellement contre lui. Sa peau était douce, tiède et parfumée.

— Oh, non, mon cher Darcy, vous n'allez pas partir ! fit-elle d'un ton langoureux. Non... je ne veux pas que vous me quittiez si vite !

Il n'y avait rien d'anormal dans cette protestation, et pourtant un sixième sens avertit le duc d'un danger. Son étonnante intuition lui avait permis de sortir vainqueur de terribles traquenards — c'était d'ailleurs ainsi qu'il avait gagné la réputation d'être un véritable casse-cou.

Lorsqu'il était à l'armée, il était toujours partant pour les dangereuses missions que les autres officiers refusaient, craignant pour leur vie.

La vie militaire convenait parfaitement à Darcy. Cependant, le jour où il avait hérité du titre de duc de Dreghorne, il avait été obligé de quitter son régiment pour retourner à la vie civile, couvert de médailles et de prestigieuses décorations.

S'il était encore vivant, c'était bien grâce à cette espèce d'instinct qui l'avertissait — toujours à temps — qu'une menace planait. Sinon il serait depuis longtemps mort sur le champ de bataille — comme ses deux cousins qui le précédaient dans l'ordre de succession au titre et à la fortune des Dreghorne.

Et maintenant, il sentait qu'il devait partir...

Il dénoua les bras blancs que lady Julie avait noués autour de son

cou et se leva.

— Ne partez pas, mon amour ! supplia-t-elle encore. Pourquoi voulez-vous me quitter d'aussi bonne heure ?

— Je suis fatigué, Julie. Il faut que je prenne quelques heures de sommeil avant la longue journée qui m'attend demain. J'ai plusieurs rendez-vous avec d'importantes personnalités du monde politique et des affaires.

Il lui tournait le dos, et pourtant il devina qu'elle regardait la pendule.

— Il est encore si tôt, insista-t-elle. Restez encore un peu, nous sommes si bien ensemble.

Sans répondre, le duc se mit en devoir de s'habiller, il était capable de se vêtir et de se dévêtir en quelques secondes. Cela agaça son valet qui se sentait alors presque inutile.

Après avoir mis sa cravate devant la glace, Darcy revint vers le lit en passant près de la porte d'un air tout naturel.

Lady Julie ne remarqua même pas qu'il avait d'un mouvement preste glissé la clé dans sa poche après l'avoir tournée dans la serrure.

— Darcy... murmura-t-elle en lui tendant les bras. Venez, mon amour...

Avec son teint d'albâtre et ses cheveux épars tombant sur ses épaules, comme elle était belle dans la douce lumière des bougies!

Le duc savait que s'il lui prenait les lèvres, elle s'accrocherait à lui pour l'empêcher de partir.

Mais comme il avait la prescience que chaque instant comptait, il se contenta de lui baiser la main.

— Merci, Julie, fit-il à mi-voix.

Il déposa un rapide baiser au creux de sa paume.

— Vous êtes très belle...

Au moment où elle allait se jeter à son cou, il recula d'un mouvement vif et se dirigea vers le cabinet de toilette attenant à la chambre.

— Que faites-vous, Darcy ? cria-t-elle.

Sans répondre, le duc pénétra dans cette petite pièce où l'on trouvait une cuvette, un broc d'eau, des savonnettes parfumées, et surtout une collection étonnante de crèmes ou de fards que lady Julie utilisait avec autant d'habileté que de profusion. Elle était déjà bien jolie au naturel, mais grâce à la magie de ces petits pots, elle avait acquis cet éclat, cette sophistication qui faisait d'elle l'une des plus belles femmes de Londres.

Le duc savait que si les fenêtres de la chambre de sa maîtresse donnaient sur la rue, celles du cabinet de toilette ouvraient sur les communs et les écuries des étroites maisons alignées côte à côte dans

Charles Street. Au moment où il ouvrait la croisée, il entendit le roulement d'une voiture. Celle-ci s'arrêta devant la demeure des Barlow.

— Que faites-vous, Darcy ? répéta Julie d'une voix plaintive.

Le duc ne lui répondit pas davantage. Avec l'agilité d'un acrobate, il sauta sur le toit qui se trouvait en contrebas. De là, il n'eut aucun mal à se laisser glisser jusqu'au sol.

Au moment où il était en train d'escalader l'appui de la fenêtre, il avait entendu quelqu'un essayer d'ouvrir la porte de la chambre. Une fois de plus, son intuition l'avait prévenu à temps...

Arrivé au bout de la cour des communs, il jeta la clé dans les buissons et poursuivit son chemin.

« Eh bien, je l'ai échappé belle ! » se dit-il tout en se dirigeant d'un bon pas vers son hôtel particulier de Berkeley Square.

Il n'ignorait pas que Timothy Barlow, le mari de lady Julie, se trouvait dans une difficile situation matérielle.

« Je ne l'aurais cependant pas cru capable d'avoir recours à un stratagème usé jusqu'à la corde ! »

Le stratagème qui consistait tout simplement à revenir à l'improviste pour surprendre sa femme dans les bras d'un autre ! Le mari trompé avait alors choix pour venger son honneur. Ou bien il provoquait l'amant de sa femme en duel, ou bien il l'obligeait au versement d'un dédommagement très important.

Connaissant les problèmes financiers dans lesquels se débattait Timothy Barlow, le duc devina la solution que lui aurait proposée ce dernier. Un prétendu arrangement à l'amiable... Je parie qu'il était prêt exiger une somme considérable !

Timothy Barlow avait bien choisi son moment ! Darcy venait d'hériter de l'immense fortune des ducs de Dreghorne ainsi que des vastes domaines qui leur appartenaient depuis des siècles.

« Oui, je l'ai échappé belle ! » se redit le duc en gravissant les marches du perron de son hôtel particulier.

Il souleva le marteau en argent et le laissa retomber sur le heurtoir. Un coup sourd résonna à l'intérieur et le valet qui se trouvait de faction vint aussitôt ouvrir.

— Je compte sur vous pour dire à Jenkins, demain dès la première heure, que j'ai décidé de partir pour la campagne aussitôt après avoir pris mon petit déjeuner, lui dit le duc en pénétrant dans le vaste hall.

— Très bien, milord.

A pas lents, Darcy gravit l'escalier et gagna sa chambre. Pourquoi avait-il fallu que ce soit lui qui tombe dans un tel traquenard ?

Comme la plupart des hommes, il avait été conquis par la beauté

et l'esprit de lady Julie. Cette femme était absolument fascinante ! Fille d'un marquis, elle s'était enfuie avec Timothy Barlow la veille de son dix-septième anniversaire. Pour éviter le scandale, les parents éplores avaient bien été obligés de donner leur fille en mariage à son séducteur !

Lady Julie s'était laissé éblouir par la prestance et la faconde de Barlow. Elle ignorait alors que c'était un terrible joueur et qu'il avait déjà dilapidé deux fortunes sur les tapis verts.

Tout le monde savait que les Barlow étaient couverts de dettes. Mais il fallait qu'ils en soient réduits à la dernière extrémité pour avoir tenté de piéger le duc !

« Eh bien, moi qui m'imaginais qu'elle m'aimait pour mes beaux yeux ! » se dit-il avec une grimace contrite.

Lorsqu'il n'était qu'un officier sans fortune, beaucoup de jolies femmes lui avaient offert leur cœur sans la moindre arrière-pensée. Et aujourd'hui, l'ironie du sort voulait que ce soit seulement à son argent que s'intéresse la jolie lady Julie...

A vrai dire, le duc n'était pas à quelques milliers de livres sterling près ! Il aurait volontiers offert cette somme à une personne se trouvant dans la nécessité. Ce qui lui déplaisait dans cette sordide affaire, c'était le procédé employé. En effet, quelle humiliation d'être surpris dans une situation aussi compromettante !

« A l'avenir, je me montrerai beaucoup plus méfiant », se promit-il. « J'y réfléchirai à deux fois lorsqu'une jolie femme prétendra m'aimer à la folie... »

Darcy avait l'intention de se rendre à la campagne dans quelques semaines, mais cet incident l'avait poussé à avancer son départ.

« De toute manière, je perds mon temps dans les salons londoniens alors qu'il y a tant à faire au château de Dreghorne », se dit-il encore. « Mes rendez-vous importants ? Bah, tant pis ! Mon secrétaire les décommandera ! »

Le défunt duc, un homme très âgé, ne s'occupait plus guère de la bonne marche du domaine et, peu à peu, les choses avaient périclité...

Darcy savait qu'il était temps de mettre les vieux serviteurs à la retraite, d'en engager d'autres, de restaurer les salons, d'entretenir les trésors artistiques que contenait le château, de moderniser l'équipement des fermes, d'acheter des chevaux...

— Oui, je ne manquerai pas de travail ! se dit le duc avant de s'endormir — sans une seule pensée pour la femme qu'il venait de laisser dans une situation mortifiante, derrière une porte fermée à clé.

Le lendemain matin, Darcy sonna son valet de très bonne heure.

— Il paraît que nous allons à la campagne, milord ? dit Bates en entrant dans la chambre de son maître.

— Je veux partir ce matin avant neuf heures.

— Je me doutais bien qu'une fois votre décision prise, vous n'alliez pas vous attarder ici, milord. Votre secrétaire, M. Ashton, a déjà envoyé un groom à Dreghorne pour prévenir de votre arrivée. Quant à moi, j'ai commencé à préparer vos bagages.

— Toujours aussi efficace, Bates ! fit le duc avec un bref sourire. Après s'être préparé, il descendit prendre son petit déjeuner dans la salle à manger qui donnait sur le jardin de l'hôtel particulier.

Comme tous les autres matins, le secrétaire avait fait le tri du courrier et posé près de l'assiette du duc les lettres personnelles. Darcy les feuilleta d'un doigt négligent. Sans même décacheter les enveloppes, il savait qu'il s'agissait de billets doux envoyés par des femmes mariées en quête d'aventure. Le duc avait toujours eu beaucoup de succès... mais après ce qui s'était passé la veille chez les Barlow, il commençait à perdre ses illusions.

« Il semblerait que ce ne soit pas seulement ma prestance qui les attire ! » se dit-il avec un certain cynisme.

Lady Julie lui avait appris une leçon qu'il n'était pas près d'oublier ! La prochaine fois qu'une jolie femme le regarderait d'un air langoureux en battant des cils, il se poserait quelques questions avant de succomber.

Il ouvrit quelques-unes de ces missives parfumées et les parcourut en pinçant les lèvres.

« J'ai l'impression d'être devenu un renard poursuivi par une meute ! »

Sans hésitation, il les déchira toutes et les jeta dans la cheminée où pétillait un grand feu.

Il avait également reçu de nombreuses invitations à des bals, des dîners ou des réceptions.

« Il faudra y répondre », pensa-t-il. « Mais mon secrétaire saura très bien se charger de cela. Il lui suffira d'écrire que j'ai quitté Londres. »

Le duc agita la clochette d'argent qui se trouvait devant lui et Jenkins, le majordome, arriva aussitôt.

— Demander à Monsieur Ashton de venir me rejoindre dans mon bureau, s'il vous plaît, ordonna le duc.

— Tout de suite, milord. Quand milord pense-t-il revenir de la campagne ?

— Je n'en ai aucune idée. Peut-être plus tôt que vous ne le pensez....

— Milord peut être sur que tout sera prêt, même s'il arrive sans prévenir.

Le duc laissa échapper un rire moqueur.

— C'est ce que nous verrons !

Là-dessus, il se leva, prit la pile de lettres et sortit, suivi par le regard respectueux et admiratif de Jenkins.

Bates, qui avait été l'ordonnance du fringant du Capitaine Darcy de Dreghorne à l'armée, avait raconté en grand détail à l'office toutes les prouesses de son maître. Cela valait au duc d'être considéré par ses domestiques comme un véritable héros. Quant aux petites femmes de chambre, elles étaient les plus emballées... Lorsqu'il les croisait dans les couloirs, elles lui adressaient de longs coups d'œil énamourés avant de s'enfuir en trotinant comme des souris, toutes confuses.

Le duc pria Ashton, son secrétaire, d'annuler ses rendez-vous, puis il signa plusieurs lettres et quelques chèques.

— Milord a-t-il l'intention de lancer des invitations pendant son séjour à la campagne ? demanda le secrétaire.

Le duc secoua la tête.

— Pour le moment, il n'en est pas question. Mais si je changeais d'avis, je vous enverrai un groom avec la liste des amis que je souhaite inviter.

— Je suis sûr qu'ils seraient ravis de faire un petit séjour au château !

— Certainement ! Je doute cependant d'avoir le temps de m'occuper d'eux. Je vais avoir beaucoup à faire là-bas ! Ces dernières années, le domaine a été tellement négligé !

— Je le crains, milord. Et pourtant, je vous assure que les domestiques ont travaillé de leur mieux...

— N'ayez crainte, Ashton. J'en suis conscient et je saurai les récompenser.

Après avoir donné quelques dernières instructions à son secrétaire, le duc quitta le bureau et se dirigea vers le hall.

Un valet lui tendit son chapeau, un autre ses gants... Devant le perron attendait son élégant phaéton de voyage. Les quatre pur-sang noirs piaffaient d'impatience.

Darcy avait acheté ces chevaux exceptionnels ainsi que ce phaéton très rapide à son retour de l'armée. Il prévoyait qu'il aurait à effectuer fréquemment le trajet entre Londres et Dreghorne et ne souhaitait pas perdre de temps.

Il s'installa sur le siège et prit les rênes que lui tendait un garçon d'écurie. Déjà, le valet de pied qui l'accompagnait d'ordinaire avait pris place à l'arrière du léger véhicule.

Le duc leva son fouet en guise de salut et desserra les doigts sur les rênes. Cette indication suffit à faire partir les chevaux. Darcy, qui menait son attelage avec autant de maestria que de prudence, les

maintint au petit trot. Il attendit d'être sorti de la ville pour les mettre au grand trot, puis au galop.

De l'autre côté de Berkeley Square, un homme se tenait derrière l'une des fenêtres d'un luxueux hôtel particulier. Il attendit que le phaéton du duc ait tourné au coin de la rue pour laisser retomber le rideau en faisant une grimace dépitée.

Pourquoi le duc de Dreghorne possédait-il non seulement un plus élégant phaéton que le sien, mais aussi de meilleurs chevaux?

— Mes quatre alezans m'ont pourtant coûté assez cher! marmonna sir Roland Ross.

Il voulait tout ce qu'il y avait de mieux et ne pouvait pas supporter qu'un autre le surpasse dans quelque domaine que ce soit. Sir Roland Ross, qui ne devait son énorme fortune qu'à son mérite et à son travail, avait tendance à mépriser ceux qui avaient reçu titres et domaines par héritage.

Il avait été promu chevalier trois ans auparavant — mais avait dû payer très cher aux *whigs* le titre dont il pouvait désormais se targuer.

En soupirant, sir Roland tourna le dos à la fenêtre.

« Je me demande ce que je vais faire avec Kasia ! » se demanda-t-il d'un air soucieux. « A ma mort, elle héritera d'une immense fortune... Un rêve pour les coureurs de dot ! »

Sir Roland avait eu un sourire attendri lorsque sa fille l'avait rejoint au salon. Kasia était si jolie dans sa robe en mousseline d'un rose très pâle ! Avec son visage en forme de cœur, son petit nez droit, ses grands yeux bleus frangés de cils interminables et ses cheveux mousseux d'un blond doré, elle était ravissante. Et comme elle ressemblait à sa mère !

Roland n'avait aimé qu'une femme dans sa vie : celle qui était devenue la sienne. Hélas ! Lady Margaret, qui était de santé fragile, s'était éteinte deux ans auparavant. Sir Roland demeurerait inconsolable...

Lorsqu'il avait fait la connaissance de lady Margaret, Roland était un jeune homme très séduisant — mais très pauvre. Son père était tout simplement le pasteur de l'un des villages qui dépendaient du domaine du comte de Malford.

Or lady Margaret n'était autre que la fille du comte ! Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés lors d'une vente de charité et étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre.

Ils commencèrent à se voir en cachette... Un terrible scandale éclata quand le comte de Malford eut vent de l'idylle. Il appela sa fille et lui interdit catégoriquement de revoir Roland.

— Si j'apprends que tu es allée retrouver le fils du pasteur, je te ferai entrer au couvent !

De son côté, le pasteur faisait la leçon à son fils.

— Si tu oses importuner de nouveau la fille du comte, je t'obligerai à partir pour le Nouveau Monde !

Ces menaces n'eurent aucun effet et ce fut l'amour qui triompha. Les amoureux s'enfuirent ensemble et se marièrent à Liverpool, où Roland, qui était un homme travailleur, courageux et honnête, n'eut aucun mal à trouver un emploi dans la construction navale.

Par un assez étonnant concours de circonstance, il devint l'ami d'un riche armateur. Ce dernier qui n'avait pas d'enfants, en fit son héritier. Si bien qu'à moins de trente ans, Roland se retrouva propriétaire de toute une flotte de cargos.

Comme il avait le génie des affaires, il développa les siennes et ne tarda pas à devenir Immensément riche.

Si Roland se donnait autant de mal pour bâtir une fortune, c'était d'une part pour prouver au monde qu'il n'était pas un incapable, et de l'autre pour offrir à la femme qu'il vénérât une existence dorée.

Rien n'était trop beau pour Margaret et pour la fille qui était née de leur union, la petite Kasia. Celle-ci eut les meilleures gouvernantes, les meilleures préceptrices... Pour parfaire son éducation, son père l'avait envoyée passer deux ans dans la pension pour jeunes filles la plus sélecte de Bath.

Après la mort de sa femme, Roland se dit qu'il n'avait plus de raison de vivre... A quoi bon continuer à accumuler des richesses ? Seule la présence de Kasia l'empêcha de sombrer dans la plus noire des dépressions.

Il comprit qu'il lui restait encore une tâche à accomplir avant de baisser les bras : marier sa fille.

Kasia avait fait tout récemment son entrée dans le monde. Le jour où elle avait été présentée à la reine et au prince consort, elle portait une robe qui avait coûté une véritable fortune.

— Aucune débutante n'a jamais eu une pareille toilette ! répétait sir Roland en se frottant les mains.

Kasia ne se laissait pas impressionner.

— Bah ! comme de toute manière personne ne me remarquera...

Elle ne s'était pas trompée. Les journalistes qui reportèrent l'événement dans les pages mondaines des gazettes citèrent à peine son nom. Ils préféraient décrire en détail les toilettes des jeunes filles qui portaient un grand nom, celles dont le père était duc ou marquis, celles qui avaient des liens de parenté avec la famille royale. Kasia ne se faisait aucune illusion. A côté de ces demoiselles de la plus haute aristocratie, elle savait qu'une Mlle Ross passait forcément inaperçue.

Sir Roland était furieux. Sa fille se contentait de rire.

— Il faudrait maintenant que vous vous offriez au moins un duché, père !

— Je ferais mieux de fonder un journal !

— Pour avoir de nouveaux soucis ? Surtout pas, père ! N'oubliez pas que le médecin vous a recommandé de ménager votre cœur.

— Ne t'inquiète pas pour ma santé, ma chère enfant. Je me sens très bien. Assez, en tout cas, pour veiller sur toi jusqu'à ce que ton mari prenne le relais.

— J'ai le temps de songer à me marier !

— Il paraît que si une jeune fille n'a pas trouvé d'époux dans l'année qui suit son entrée dans le monde, c'est fort mauvais signe !

Kasia s'était remise à rire.

— Si je dois attendre un an, deux — ou même plus —, je vous assure que je ne m'inquiéterai pas !

— Il faut que les choses soient faites dans les règles, ma chère enfant. J'y veille!

Se haussant sur la pointe des pieds, Kasia avait déposé un léger baiser sur la joue de son père, elle adorait l'auteur de ses jours, mais le trouvait parfois un peu trop autoritaire. Obsédé par sa propre importance, sir Roland avait tendance à tout vouloir organiser autour de lui.

Quelques tours plus tard, sir Roland fit appeler sa fille dans son bureau. Cette vaste pièce claire, ornée de marines, donnait sur le jardin.

— Vous m'avez fait demander, père?

— Oui, mon enfant, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre...

Soudain sans trop savoir pourquoi, Kasia se sentit inquiète

— Oui ? murmura-t-elle.

— Je t'ai choisi un mari !

La jeune fille bondit.

— Vous... vous m'avez choisi un mari ? Que voulez-vous dire ?

— Il me semble avoir été suffisamment clair. Vois-tu, ma chère enfant, je m'inquiétais beaucoup à ton sujet. Je craignais que tu ne sois la proie d'un coureur de dot... Ils sont nombreux, crois-moi, les jolis cœurs ayant plus de faconde que d'argent ! Or, à ma mort, tu seras l'héritière d'une fortune incalculable et je n'aimerais pas qu'un bon à rien mette la main sur mon argent pour le dilapider sur les tables de jeu !

Kasia crispa ses mains avec tant de violence que ses ongles pénétrèrent dans sa paume.

— Père, j'ai assez de jugement pour ne pas me laisser éblouir par un beau parleur!

— Tu es si jeune ! Tu ne connais pas grand-chose de la vie, du monde — et encore moins des hommes ! Je veux que tu sois protégée par un homme sérieux. Aussi quand lord Stefelton, que j'estime beaucoup, est venu me demander ta main, je lui ai tout de suite donné mon consentement.

Kasia regarda son père avec stupeur, lord Stefelton ?

— Mais oui, tu as parfaitement entendu.

— Et vous... vous lui avez...

— Donné mon consentement, répéta sir Roland avec une certaine impatience.

Kasia croisa les mains sur sa poitrine comme pour contenir les battements fous de son cœur.

— Mais je ne veux pas épouser un homme que... que je n'aime pas ! J'ai eu l'occasion de voir une ou deux fois lord Stefelton... Il a l'âge d'être mon père, plutôt que mon mari, et je le connais à peine !

— Si ce n'est que cela, tu auras tout le temps d'apprendre à mieux le connaître ! Stefelton est un homme honnête et intelligent qui s'y connaît en affaires aussi bien que moi. Il saura faire prospérer ta fortune !

Kasia secoua la tête avec stupeur.

— Voyons, père ! Ce n'est pas sur de telles bases que l'on se marie ! L'amour...

— L'amour, la belle affaire !

La jeune fille pâlit.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous surtout ! Tout comme maman, je veux me marier par amour. Je choisirai moi-même l'homme qui deviendra mon époux et...

Sir Roland lui coupa la parole.

— Certainement pas ! Ta mère et moi, en nous enfuyant comme nous l'avons fait, avons commis une grave erreur.

— Tout s'est bien terminé!

— Nous avons eu beaucoup de chance ! Vois-tu, j'ai souvent réfléchi à cela et je me suis dit que nous nous étions conduits en jeunes inconscients. Soit, j'ai réussi à faire fortune, mais un semblable miracle se produit une fois sur cent, une fois sur mille. Nous aurions pu végéter dans la misère.

— Cela n'a pas été le cas. Et cela ne risque pas de m'arriver non plus. Vous êtes si riche, père !

Kasia tenta de se faire convaincante.

— Laissez-moi choisir moi-même mon futur mari, je ne suis pas une petite évaporée, je ne tomberai pas amoureuse d'un coureur de

dot ou d'un vaurien. ! Celui qui fera battre mon cœur sera un homme que vous approuverez, j'en suis sûre.

— Cesse de discuter, Kasia ! De toute manière, ma décision est prise.

— Si vous m'empêchez d'épouser l'homme de mon choix, je m'enfuirai avec lui, tout comme vous l'avez fait avec maman.

— Ta situation est bien différente. Dis-toi que tes prétendants verront d'abord ton argent avant de s'intéresser à toi pour toi-même.

— Si c'est ainsi, je resterai vieille fille.

— Ne dis pas de bêtises ! Il faut que tu aies des enfants qui hériteront à leur tour...

— Mais vous ne pensez qu'à l'argent, père ! Pourtant je n'ai jamais vu un couple plus heureux que vous et maman.

Le visage de sir Roland s'adoucit.

— C'est vrai. C'était un miracle... Malheureusement les miracles de ce genre sont rares. Et comme je te l'ai déjà dit, tu te trouves dans une situation différente.

— Je ne vois pas pourquoi. Honnêtement, père, je me vois mal épousant un lord Stefelton pour lequel je n'éprouve aucun tendre sentiment. Et si vous persistez dans cette idée...

— C'est bien mon intention !

— Alors je partirai et je me mettrai à travailler pour gagner ma vie.

Sir Roland laissa échapper un rire plein de mépris.

— Ah, ah ! Tu te crois capable de travailler, toi qui as toujours vécu dans le luxe ?

Kasia ne répondit pas. Mais son visage buté en disait plus que de longs discours.

— Ma pauvre enfant ! reprit sir Roland d'un ton dédaigneux. Tu ne pourrais pas gagner un seul penny !

— Quoi qu'il en soit, je refuse catégoriquement d'épouser lord Stefelton, déclara la jeune fille avant de sortir en claquant violemment la porte.

Resté seul, sir Roland se mit à jurer entre ses dents, tout en martelant de coups de poing sa table de travail.

2.

Kasia se rendit dans le petit salon où elle avait autrefois l'habitude de se tenir avec sa mère. Elle alla appuyer son front à la fenêtre et regarda le jardin sans vraiment le voir.

« Comment mon père peut-il me traiter ainsi ? » se demanda-t-elle avec désespoir.

Elle était bien déterminée à désobéir... mais en même temps cela lui faisait peur, car elle n'ignorait pas que son père pouvait par moments se montrer très dur, parfois même impitoyable. Pour arriver à bâtir une fortune comme celle à la tête de laquelle il se trouvait, on ne s'encomrait pas de sentiments...

Il était aussi extrêmement têtue, et nul ne pouvait le faire changer d'avis — à l'exception de sa femme. Hélas, lady Margaret était morte !

« Si seulement maman était encore de ce monde ! » pensa Kasia avec désespoir. « Elle se rangerait de mon côté, elle me soutiendrait... Je suis sûre que jamais elle ne m'aurait obligée à épouser un homme comme lord Stefelton ! »

Malgré tout, la jeune fille comprenait l'attitude de son père. Il avait bâti sa fortune à la force du poignet et craignait de la voir tomber entre les mains d'un homme incapable de la gérer.

— Que faire ? murmura-t-elle. Mon Dieu, que faire ?

Kasia se mit à marcher de long en large en se tordant les mains.

Peu à peu, elle se calma et tenta de raisonner posément. Son père lui avait dit avec mépris qu'elle était incapable de gagner un seul penny...

« Si c'est la vérité, je me demande à quoi servent les études que j'ai faites pendant de si longues années ! En pension, je remportais tous les premiers prix ! »

Mais ses succès scolaires n'avaient jamais beaucoup impressionné son père. Celui-ci aurait préféré la voir s'intéresser à des sujets plus futiles...

— C'est très bien... disait-il avec une totale indifférence lorsqu'elle lui montrait ses carnets de notes. Oui, c'est très bien, ma chère enfant... Et maintenant, va donc avec ta gouvernante acheter de jolies robes et des colifichets.

— Mais j'en ai déjà tant !

— Une jeune fille se doit d'être coquette et n'a jamais assez de toilettes.

Kasia s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir en fronçant les sourcils. « Je ne suis pas stupide. Je suis peut-être même aussi Intelligente que mon père ! Par conséquent il me reste à lui démontrer qu'il a tort et que je suis capable non seulement de travailler pour gagner ma vie, mais aussi de choisir seule mon mari ! »

Mais comment lui prouver cela ?

La jeune fille en était là de ses réflexions quand elle avisa les journaux du matin que le majordome disposait toujours sur une petite table devant la cheminée. Sans beaucoup d'espoir, elle s'empara du *Morning Post* et le feuilleta.

« Maman, aidez-moi », supplia-t-elle intérieurement. « Je ne veux pas épouser lord Stefelton... Je sais que si vous étiez encore là, vous auriez influencé mon père. Il vous écouterait, vous, alors que rien de ce que je peux dire ne peut l'ébranler. »

Après cette invocation muette, elle reprit le journal et chercha la page des petites annonces. A peine l'avait-elle trouvée que son regard

fut immédiatement attiré par une offre d'emploi.

Ch. jeune gouvernante pour petit garçon de sept ans. Prière de s'adresser à M. le secrétaire, 29 Berkeley Square à Londres.

« Mais c'est juste en face ! » se dit la jeune fille avec surprise. « Merci, chère maman ! Je suis sûre que c'est vous qui m'avez poussée à lire le *Morning Post* ! »

Sans hésiter une seconde, elle remit le journal en place, courut dans le hall et se coiffa du chapeau qu'elle avait jeté sur une chaise en rentrant du jardin.

— Je vais rejoindre mon amie lady Sandra dans le square, dit-elle au valet qui lui ouvrit la porte. Je viens de l'apercevoir par la fenêtre. Elle se promène avec son chaperon.

— Très bien, mademoiselle Kasia. Si monsieur vous demande...

— Oh ! ne prenez pas la peine de m'envoyer chercher, se hâta de dire la jeune fille. J'ai seulement un mot à dire à mon amie et je serai vite de retour...

Dès que le valet lui ouvrit la porte, elle descendit le perron d'un pas léger et traversa le square. Qui habitait au numéro 29 ? Elle n'en avait pas la moindre idée mais fut assez impressionnée en voyant la couronne gravée dans l'argent massif du heurtoir.

Un domestique lui ouvrit aussitôt et la regarda d'un air interrogateur.

— Madame ?

— Je viens pour l'annonce.

— L'annonce ? répéta-t-il, visiblement surpris.

— L'annonce qui a été publiée dans le *Morning Post* de ce matin.

— Ah, oui, je m'en souviens maintenant ! Le majordome m'avait pourtant prévenu... Il m'avait dit que des candidates à ce poste se présenteraient peut-être aujourd'hui. Je vais vous conduire près de M. Ashton, le secrétaire de milord. Si vous voulez bien me suivre...

Quelques instants plus tard, Kasia fut introduite dans un bureau dont l'ameublement était surtout constitué de classeurs.

— Voici une dame qui a demandé à vous voir, milord, dit le valet.

Un homme d'une cinquantaine d'années se leva à l'entrée de la jeune fille.

— Madame ?

— Bonjour, monsieur. J'ai lu votre annonce clans le *Morning Post*. Sans la moindre hésitation, Kasia ajouta :

— Je suis gouvernante et je serais intéressée par l'emploi proposé. M Ashton lui Indiqua une chaise.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Kasia prit place sur le siège qu'il lui indiquait et regarda autour d'elle. Des cartes d'état-major d'un vaste domaine étaient épinglées au

mur. Elle vit aussi Un tableau ancien représentant un château et en conclut que les propriétaires de l'hôtel particulier étaient des gens importants.

Voyant le secrétaire l'examiner d'un air critique, elle se dit qu'il trouvait sa robe beaucoup trop élégante. Une gouvernante s'habillait de manière plus discrète — et moins coûteuse!

En réalité, M. Ashton se disait que la première candidate répondant à la petite annonce qu'il avait fait insérer dans le *Morning Post* était à la fois trop jeune et trop jolie.

Il prit sa plume et demanda :

— Comment vous appelez-vous, madame — mademoiselle, devrais-je dire, je suppose ?

— Mademoiselle, en effet.

En traversant le square, Kasia avait pensé qu'elle serait bien avisée de donner un autre nom que le sien.

— Je m'appelle Mlle Watson, monsieur. Kate Watson.

— Avez-vous une expérience de l'enseignement, mademoiselle Watson?

Jugeant qu'il valait mieux ne pas trop mentir, elle avoua :

— Malheureusement non, mais j'aime beaucoup les enfants. De plus, j'ai reçu une bonne éducation que je me sens capable de transmettre. J'étais une excellente élève en toutes les matières et je parle français et italien couramment.

— L'emploi que j'ai à proposer, mademoiselle Watson, n'est pas de tout repos.

— Comment cela ?

— Il s'agit d'un poste difficile. Je dirais même très difficile. Je sais que j'ai demandé une « jeune gouvernante », mais je ne m'attendais pas à voir une personne aussi... euh, aussi...

— Oh, je ne suis pas si jeune que je le parais ! assura Kasia. En réalité, j'ai presque vingt et un ans.

Ce qui était loin d'être la vérité ! Mais pour prouver à son père qu'elle était capable de gagner sa vie, Kasia était prête à tout, même à faire un pieux mensonge.

« De toute manière, je n'ai pas grand-chose à craindre... » pensa-t-elle. « Si les choses tournent mal, je n'aurai qu'à traverser le square pour rentrer chez moi. »

M. Ashton hocha la tête d'un air soucieux.

— Je me demande si vous serez capable de vous occuper de cet enfant...

— Un petit garçon de sept ans ? Bien sûr !

— Hum !

— Il n'est pas très sage, c'est cela ?

— Il est insupportable. Plus insupportable encore que vous ne sauriez l'imaginer.

Après un silence, M. Ashton demanda :

— Savez-vous à qui appartient cette demeure, mademoiselle Watson ?

— Je n'en ai aucune idée, monsieur.

— Au duc de Dreghorne.

— Et son fils a besoin d'une gouvernante?

— Non. Son neveu Le père du petit Simon a été tué pendant la guerre et sa mère est morte peu de temps après

— Un orphelin ? comme c'est triste!

— C'est bien triste, en effet. Et c'est d'ailleurs de là que viennent tous nos problèmes. Personne ne souhaitait se charger de cet enfant.

Aussi a-t-il passé quelques mois chez l'un, quelques semaines chez l'autre, etc. Il est enfin arrivé au château de Dreghorne où milord a décidé qu'il resterait.

Kasia hésita. Une difficulté imprévue venait de surgir. Elle croyait qu'elle allait travailler à deux pas de chez elle...

— Ce serait donc là-bas que je devrais me rendre ? A la campagne ?

— Oui, mademoiselle Watson. Il n'y a plus personne pour s'occuper du neveu de milord en ce moment, car le dernier précepteur en date vient de partir en disant que son élève était Impossible et qu'il ne voyait pas l'utilité de perdre du temps en essayant de lui enseigner quelque chose.

— Quel étrange argument ! ne put s'empêcher de murmurer Kasia.

M. Ashton, qui ne s'attendait pas à une semblable remarque, éclata de rire.

— Je suis de votre avis, mademoiselle Watson. Mais comme tous les précepteurs et toutes les gouvernantes qui l'avaient précédé m'ont dit la même chose...

— Cet enfant ne serait pas... anormal, par hasard ?

— Certainement pas. Il serait même très intelligent, mais il refuse d'apprendre et prend les précepteurs et les gouvernantes qu'on lui envoie en grippe.

— Je réussirai peut-être là où beaucoup ont échoué.

M. Ashton ouvrit de grands yeux.

— Vous êtes donc, malgré tout, décidée à tenter l'expérience ?

La jeune fille sourit.

— Je reconnais que vous avez tout fait pour m'en décourager, monsieur, mais comme j'aime les défis, je suis prête à relever celui-ci.

Le secrétaire la regarda sans cacher sa surprise. Il ne devait pas avoir l'habitude d'entendre les candidates à ce poste de gouvernante lui parler avec autant de liberté. Kasia jugea donc plus sage d'expliquer :

— J'ai besoin de trouver du travail le plus rapidement possible. Si je pouvais aller au château demain, j'en serais ravie.

La stupeur de M. Ashton ne connaissait plus de bornes.

— Si je m'attendais à cela... fit-il à mi-voix, comme pour lui-même.

Plus haut, il reprit :

— Il faudrait que vous me donniez vos références, mademoiselle Watson.

La jeune fille eut une imperceptible hésitation que son interlocuteur ne remarqua pas.

— Euh... je sais que lady Margaret Ross, qui habitait juste en face, m'en aurait donné une, déclara-t-elle enfin. Malheureusement lady Margaret est morte l'année dernière.

Après une pause, elle enchaîna :

— Je suis une parente éloignée de la comtesse de Malford, mais celle-ci habite dans le Derbyshire, Bien sûr, je pourrais toujours lui écrire, mais sa réponse risquerait de prendre bien longtemps pour arriver.

En réalité, Kasia n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer sa grand-mère, la comtesse de Malford, qui devait être maintenant très âgée.

« S'il le faut, je pourrai toujours fabriquer moi même mes références », se dit-elle. « Au point où j'en suis, pourquoi ne pas jouer les faussaires ? »

— Voyez-vous quelqu'un d'autre qui pourrait répondre de vous, mademoiselle Watson ?

— Tous ceux qui m'ont vue travailler vous diraient que je suis sérieuse, courageuse et, je l'espère, intelligente. Mais leurs références ne compteraient pas vraiment, car ces gens-là ne sont pas importants au point de figurer dans le Bottin mondain !

M. Ashton se remit à rire.

— Après l'entretien que nous venons d'avoir, mademoiselle Watson, je suis prêt à vous faire confiance et à vous envoyer au château.

— Merci, monsieur.

— M. Bennett, le secrétaire chargé tout spécialement du domaine de Dreghorne, m'a envoyé il y a deux jours un message désespéré en me demandant de trouver quelqu'un de toute urgence.

— Je suis sûr que vous ferez de votre mieux pour vous occuper de

M. Simon jusqu'à ce que nous trouvions une personne plus âgée.

Kasia se dit qu'un tel arrangement lui convenait à merveille. En effet, elle n'avait pas l'intention de rester gouvernante toute sa vie ! « Juste le temps de donner à mon père un choc salutaire. »

Sir Roland allait être bouleversé en découvrant qu'elle s'était enfuie. Tellement bouleversé qu'il n'essaierait plus de lui faire épouser lord Stefelton... Et alors, elle n'aurait plus qu'à regagner le domicile familial !

— Puis-je partir demain pour Dreghorne ? demanda-t-elle à M. Ashton.

— Certainement. Je vous ferai envoyer une voiture à l'adresse que vous voudrez bien m'indiquer.

Kasia lui donna celle d'une de ses amies de pension, à Islington Square. Elisabeth venait justement de lui écrire pour lui apprendre qu'elle venait de se fouler la cheville.

J'ai la jambe très enflée et le médecin m'a interdit de me lever. Je ne proteste pas : cela me fait si mal quand je pose le pied par terre ! Si vous aviez le temps de me rendre une petite visite, ma chère Kasia, cela me ferait le plus grand plaisir...

Après avoir noté l'adresse, M. Ashton hocha la tête.

— Très bien... A quelle heure voulez-vous que l'on passe vous prendre ?

La jeune fille réfléchit pendant quelques instants. Comme tous les matins, son père sortirait à neuf heures pour assister à des conseils d'administration dans la City. Cela lui laisserait donc le temps de se préparer...

— Je serai prête à dix heures demain matin.

— Etant donné qu'il faut trois heures pour se rendre à Dreghorne, vous arriverez là-bas pour déjeuner. Je vais immédiatement envoyer un groom prévenir M. Bennett de votre arrivée.

— Merci ! Merci infiniment, monsieur. Je vous promets que je ferai de mon mieux. Mais si par hasard j'échouais, j'espère que vous ne m'en voudrez pas trop.

— Je serais déçu, je l'avoue, parce que — à tort ou à raison —, j'ai l'impression que vous êtes plus capable que les gouvernantes qui sont venues se présenter au cours de ces derniers mois.

Avec un sourire, M. Ashton ajouta :

— J'en ai vu défiler, je vous assure ! Mais si vous déclarez forfait à votre tour, il ne me restera plus qu'à passer une nouvelle annonce dans le *Morning Post*.

— Je ferai de mon mieux, répéta Kasia.

Elle se leva et tendit la main à M. Ashton. Mais celui-ci ne bougea pas... Il se contentait de la regarder avec une réelle surprise.

— N'avez-vous rien oublié, mademoiselle Watson ?

Ce fut au tour de la jeune fille de paraître étonnée.

— Quoi donc ?

— Quelque chose de très important. Nous n'avons pas parlé de vos gages.

— Euh... mais c'est vrai !

— Pour la plupart des gens c'est le point capital de l'entretien. Je peux dès maintenant vous dire que milord est très généreux. Vos gages vous seront payés, selon votre choix, à la semaine ou au mois.

— Je préférerais à la semaine. Et si, comme vous l'avez souligné, milord est généreux, je le laisse décider de la somme qu'il me donnera.

M. Ashton se leva à son tour, ouvrit la porte et effaça pour laisser passer sa visiteuse.

— Je dois dire, mademoiselle Watson, que vous ne ressemblez à aucune des gouvernantes Que j'ai engagées. Vous m'avez rendu un peu d'espoir.

— Espérons que je ne faillirai pas à la tâche qui m'attend.

M. Ashton l'accompagna jusque dans le hall et resta en haut du perron, la suivant des yeux pendant qu'elle descendait la rue.

La jeune fille avait en effet préféré faire un détour au lieu de rentrer directement chez elle en traversant le square. Soit, les grands arbres dissimulaient plus ou moins l'hôtel particulier de son père, mais M. Ashton aurait trouvé bizarre de la voir sonner juste en face...

Après s'être assurée que le secrétaire du duc n'était plus en vue, Kasia rentra enfin chez elle.

— Monsieur est-il dans son bureau ? demanda-t-elle au valet.

— Non, mademoiselle Kasia. Il est sorti.

La jeune fille, qui craignait de devoir reprendre cette pénible discussion au sujet de son mariage avec lord Stefelton, laissa échapper un soupir de soulagement.

Ce soir-là, son père et elle étaient invités à un dîner qui serait suivi d'un grand bal.

« Etant donné qu'il ne faut pas plus de cinq minutes pour se rendre chez lady Bryant, mon père n'aura pas le temps de me parler de mon prétendant ! » pensa-t-elle en montant dans sa chambre, bien décidée à ne pas en sortir avant la dernière minute.

— Demain, je prendrai mon petit déjeuner au lit, Molly, dit-elle à sa femme de chambre.

— Bien, mademoiselle Kasia.

— A huit heures.

— Ce ne sera pas trop tôt ? Vous risquez d'être fatiguée après avoir dansé toute la nuit.

— Je ne pense pas que nous rentrerons tard. Mon père n'aime pas

voir les soirées se prolonger.

C'était la vérité. Sir Roland était fier de voir que sa fille éclipsait — et de loin — toutes les débutantes de la saison... mais les bals l'ennuyaient terriblement et il ne cessait de regarder sa montre. Si bien que Kasia se sentait toujours un peu coupable lorsqu'elle passait en dansant près de lui...

« Ce soir, se promit-elle, je vais m'amuser le plus possible. » Car il se passerait un certain temps avant qu'elle ne retourne au bal!

Le soir venu, lorsqu'elle descendit le grand escalier, ravissante dans sa robe en mousseline blanche, son père l'attendait dans le hall.

En le voyant sourire, elle comprit qu'il croyait avoir gagné la bataille. Comme toujours, cet homme extrêmement autoritaire s'imaginait qu'il pouvait tout organiser à sa guise, la vie des autres comme la sienne.

— Que pensez-vous de ma robe, père ? demanda la jeune fille en virevoltant sur elle-même.

— Elle te va à ravir, ma chère enfant.

Avec un petit soupir, il murmura :

— Tu ressembles tellement à ta mère !

Il paraissait soudain si triste que, l'espace d'un instant, Kasia s'en voulut parce qu'elle allait lui causer un motif supplémentaire d'anxiété.

Mais en même temps, elle savait qu'elle avait raison de lutter pour son bonheur. Pourquoi épouserait-elle un homme qui ne lui inspirait aucun tendre sentiment ? Bien au contraire, elle éprouvait une intense répulsion à la pensée qu'il pourrait la toucher.

Heureusement, lord Stefelton ne faisait pas partie des invités de lady Bryant... Mais Kasia ne put s'empêcher de le comparer mentalement aux jeunes gens qui se pressaient autour d'elle pour l'inviter à danser.

« Il est bien plus âgé qu'eux ! » pensa-t-elle. « Il doit avoir au moins cinquante ans ! »

Comment son père, qui avait vécu une si belle histoire d'amour, pouvait-il l'obliger à épouser un veuf qui ne s'intéressait qu'à ses affaires ?

Ils quittèrent le bal un peu après minuit. Dans la voiture qui les ramenait à Berkeley Square, Kasia ne parla que du bal auquel ils venaient d'assister.

— Vous avez eu beaucoup de succès, père ! fit-elle avec un rire

forcé. J'ai vu de bien jolies femmes autour de vous...

— Si tu crois que je fais attention à elles !

— Je suis sûre que maman serait désolée si elle savait que vous refusez de profiter de la vie. Elle disait toujours que vous devriez travailler moins. Pourquoi vous donner tant de mal ? N'êtes-vous pas assez riche ?

— On ne l'est jamais assez. Je tiens à ce que tes enfants aient une fortune incalculable !

Kasia frissonna en pensant que, si elle avait un jour les enfants dont parlait son père, ils seraient aussi ceux de lord Stefelton...

— Vous allez un peu vite, père. Je n'ai pas encore eu mon bal !

— Tu verras, ce sera le plus beau de la saison. Tout le monde en parlera des années après. Mais ce que j'aimerais, ma chère enfant...

— Oui, père ? fit la jeune fille sans méfiance.

— C'est que tu me laisses annoncer tes fiançailles avec Stefelton le soir de ton bal. Ce sera un bon moyen pour écarter les coureurs de dot.

Kasia fit mine de bâiller.

— J'avoue que je suis trop fatiguée pour parler de cela ce soir.

— Je comprends, ma chère enfant. Je comprends... Ecoute, je dois me rendre à la City demain matin, mais nous pourrons déjeuner ensemble et discuter de tout cela.

« A l'heure du déjeuner, je serai loin ! » songea Kasia.

Elle bâilla de nouveau et déclara d'une voix ensommeillée.

— J'espère que je serai réveillée !

Une fois arrivée, elle embrassa son père sur la joue et gravit l'escalier d'un pas léger.

Un peu plus tard, en se mettant au lit, elle se dit que la soirée s'était déroulée mieux qu'elle ne l'escomptait. Il ne lui restait plus qu'à prier pour que tout se passe bien le lendemain...

« Mon père est absolument déterminé à ce que j'épouse lord Stefelton », pensa-t-elle avant de s'endormir. « Et moi, je suis absolument déterminée à ne pas l'épouser... Nous verrons qui va gagner ! »

Le lendemain matin, la jeune fille dormait encore quand Molly lui apporta son petit déjeuner.

— Vous voyez bien que vous aviez besoin de sommeil, mademoiselle Kasia ! fit la femme de chambre d'un ton de reproche. Pourquoi m'avez-vous demandé de vous réveiller à huit heures ?

— C'est que j'ai beaucoup à faire, Molly.

Kasia était beaucoup trop énervée pour faire honneur comme il

convenait à son petit déjeuner. Après le départ de sa femme de chambre, elle sauta hors du lit et se mit en devoir de sélectionner les plus simples de ses robes.

Celles-ci étaient cependant encore très élégantes ! Aucune gouvernante n'aurait pu s'offrir de semblables toilettes.

« Bah ! Si l'on me pose des questions, je dirai qu'elles m'ont été offertes par une amie fortunée. »

Mais qui s'intéresserait à elle ? Les domestiques avaient dû voir défiler tant de gouvernantes qu'ils n'accorderaient pas un second regard à la nouvelle, persuadés qu'elle ne ferait pas plus long feu que les autres. Quant au duc, qui ne devait pas se rendre souvent sur son domaine, il n'avait que faire d'une petite gouvernante !

Kasia ne l'avait encore jamais rencontré car, depuis qu'elle avait fait son entrée dans le monde, elle n'avait assisté qu'à des réceptions où l'on ne conviait que des jeunes gens et des jeunes filles de son âge.

Le duc de Dreghorne n'allait pas à des sauteries de ce genre... Les débutantes devaient lui paraître bien insipides — tout comme les dandys de vingt ans qui se donnaient des airs importants.

Ses amies étaient fascinées par le séduisant duc de Dreghorne.

— Il est si riche !

— Si beau !

— Si élégant !

— Et quel cavalier !

— Mon père dit que c'est un véritable héros !

— Oui, il est revenu de la guerre couvert de décorations.

Les jeunes filles baissaient la voix pour parler de la vie sentimentale du duc. Toutes les femmes sont amoureuses de lui !

— Il paraît qu'il a de nombreuses maîtresses...

— La dernière en date serait lady Julie Barlow. Elle est tellement belle... Aucun homme n'est capable de lui résister !

Kasia n'avait jamais eu l'occasion de voir lady Julie Barlow, qui avait la réputation d'être la plus belle femme de Londres. Mais elle se dit que si le duc venait au château de Dreghorne avec sa maîtresse, elle aurait l'occasion de les apercevoir tous les deux... de loin !

« Il faudra que je sache rester à ma place. Une gouvernante doit être effacée... »

Kasia se souvenait avoir entendu sa mère dire :

— J'ai toujours un peu de peine pour les gouvernantes. Elles sont si seules !

— Pourquoi, maman ? avait demandé Kasia.

— Ce sont en général des personnes de bonne naissance qui ont eu des revers de fortune et se sont trouvées obligées de travailler pour gagner leur vie. Leur position est toujours assez ambiguë, à mi-chemin

entre les maîtres et les domestiques. Elles sont la plupart du temps réduites à la seule compagnie des enfants et doivent énormément s'ennuyer.

Lady Margaret mettait un point d'honneur à traiter spécialement bien les gouvernantes de sa fille, qu'elle invitait parfois à ses réceptions.

Kasia jeta un coup d'œil à la pendule et, estimant que son père devait être sorti, sonna sa femme de chambre.

— Je vais passer deux ou trois jours chez une amie à la campagne, lui dit-elle.

— Ah ! c'est pour cela que vous vouliez vous lever de si bonne heure, mademoiselle Kasia ! Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

La jeune fille ne jugea pas utile de lui donner des explications qui ne seraient que des mensonges.

— Pouvez-vous préparer mes bagages, Molly, s'il vous plaît ? J'ai sorti tout ce qui me serait nécessaire. Il faut que je sois chez mon amie à neuf heures et demie, et nous partirons de là dans la voiture de ses parents.

— Eh bien, il n'y a pas de temps à perdre ! s'exclama la femme de chambre. Elle évalua du regard la pile de vêtements qui s'entassait sur le lit.

— Vous n'emportez pas grand-chose... Votre petite malle suffira. Je vais la chercher !

Quelques minutes plus tard, elle pliait les vêtements avec dextérité. Pendant ce temps, Kasia choisissait quelques chapeaux.

« Une fois arrivée au château, j'en ôterai les plumes et les fleurs pour qu'ils paraissent plus simples », se dit-elle.

Molly appela un valet pour qu'il se charge de la malle et, à neuf heures vingt, Kasia descendit dans le hall.

— Je ne savais pas que vous deviez vous absenter, mademoiselle Kasia, lui dit le majordome.

— Oh, seulement pour un jour ou deux ! Je vais à la campagne chez une amie dont les parents donnent une réception.

— J'espère que Monsieur a leur adresse ! Kasia feignit de ne pas avoir entendu.

— Pouvez-vous appeler un fiacre, s'il vous plaît ?

— Un fiacre ? Vous ne préférez pas que je demande une voiture aux écuries ?

— Bah ! il est inutile de déranger tout le monde pour une si petite course.

Un valet l'entendit donner l'adresse de son amie Elisabeth au cocher du fiacre mais cela ne la déranger pas outre mesure.

« Mon père va être absolument furieux ! Mais même s'il va

interroger Elisabeth, il aura du mal à retrouver ma trace ! »

Au moment où le fiacre s'ébranlait, elle jeta un coup d'œil à l'hôtel particulier du duc, de l'autre côté du square. « Quelle aventure ! » songea-t-elle.

En arrivant chez son amie, Kasia veilla à ce que sa malle et son carton à chapeaux soient transportés dans le hall. Puis elle revint payer le cocher du fiacre.

— Vous ne voulez pas que je vous attende, mademoiselle ? J'avais compris que vous alliez à la campagne...

— En effet, mais une autre voiture doit venir me prendre tout à l'heure.

Elle se tourna vers le vieux valet qui avait aidé le cocher à porter ses bagages.

— On demandera Mlle Watson.

— Mlle Dobson ? dit-il en mettant sa main derrière son oreille, en guise de cornet acoustique.

Kasia ne discuta pas.

— C'est bien cela !

Dobson, Watson... La tâche de son père, lorsqu'il commencerait ses investigations, n'en serait que plus compliquée !

Une femme de chambre la conduisit dans la chambre de son amie.

— Mademoiselle Elisabeth, vous avez une visite !

Le visage de la jeune fille qui était allongée sur son lit avec une moue boudeuse s'éclaira aussitôt, tandis qu'elle s'empressait de fermer le livre qu'elle avait à la main.

— Kasia ! Comme vous êtes gentille de venir me voir ! Si vous saviez comme je m'ennuie !

Kasia lui offrit un grand flacon de parfum qu'elle avait acheté quelques jours auparavant pour elle ! — mais qu'elle n'avait pas encore ouvert. Jugeant qu'une gouvernante ne se parfumait pas, elle avait jugé inutile de le mettre dans les bagages qu'elle emportait à Dreghorne.

— Oh, merci Kasia ! s'exclama Elisabeth. Du parfum... Et du parfum français, qui plus est ! Quel luxe !

— Je suis contente que cela vous fasse plaisir. J'ai reçu votre lettre hier et suis venue vous rendre une petite visite avant de partir pour la campagne.

— Comme vous êtes élégante dans votre tenue de voyage, ma chère Kasia !

Etre élégante ? C'était justement ce que la jeune fille souhaitait éviter ! Dans ce but, elle avait pris le soin de choisir la plus simple de ses toilettes, mais apparemment, cette simplicité était trompeuse !

— Je ne pourrai pas rester longtemps, dit-elle, mais je vous promets de revenir vous voir dès mon retour.

— Je l'espère bien ! Je ne sais combien de temps je resterai clouée

au lit avec cette foulure... Il faut compter au moins une semaine, a dit le médecin. Vous imaginez ? Une semaine !

Elisabeth souleva l'ourlet de sa jupe en soie bleu pâle et montra à son amie sa cheville rouge et enflée.

— C'est terrible, je ne peux pas faire deux pas sans souffrir. Quant à porter des chaussures, il n'en est pas question !

— Je m'en doute, car votre pied a doublé de volume, tout comme votre cheville. Ma pauvre Elisabeth, comment cela est-il arrivé ?

— Tout simplement dans le jardin. Je courais avec mon petit chien, j'ai buté sur une racine, je suis tombée... et voilà ! C'est vraiment stupide !

— D'autant plus que la saison bat son plein ! Vous ne pouvez plus aller danser !

— Non, hélas ! Songez un peu : je suis allée à seulement trois bals depuis que j'ai fait mon entrée dans le monde ! Ma mère avait reçu de nombreuses invitations et...

Elisabeth était presque au bord des larmes.

— ... et voilà qu'il faut y renoncer ! C'est trop dommage !

— Vous vous remettrez peut-être plus vite que prévu. Votre femme de chambre devrait vous faire des compresses d'eau froide.

— C'est vrai ! Le médecin l'avait mentionné, et je l'avais complètement oublié...

— Voyez ! Si vous ne suivez même pas les prescriptions de l'homme de l'art, comment voulez-vous guérir ?

Elisabeth sonna.

— Je vais demander à ma femme de chambre de s'occuper de cela immédiatement.

— Et à mon retour, vous gambaderez comme un cabri !

Les deux jeunes filles continuèrent à bavarder jusqu'au moment où le vieux valet vint prévenir Kasia qu'une voiture l'attendait devant le perron.

— Merci beaucoup. Je descends tout de suite.

Kasia embrassa son amie.

— Il faut que je m'en aille. Soignez-vous bien et n'essayez pas de marcher trop vite ! Attendez que l'enflure ait disparu.

— Bien, docteur ! fit Elisabeth dans un éclat de rire.

— A très bientôt ! Je pense être de retour dans moins d'une semaine.

Moins d'une semaine ? En descendant l'escalier, Kasia se demanda si elle ne s'était pas montrée trop optimiste. Son père, le plus têtu, le plus obstiné des hommes, ne capitulerait probablement pas aussi vite !

« De toute manière, comment saurai-je qu'il a abandonné ce sinistre projet de me faire épouser lord Stefelton ? » se demanda la

jeune tille. « Je vais me retrouver isolée à la campagne sans oser communiquer avec qui que ce soit de crainte que mon refuge ne soit découvert... »

Elle s'était lancée dans une aventure qui soudain la dépassait. Mais il était trop tard pour reculer.

Les deux chevaux qui tiraient cette voiture à deux places, d'un modèle assez vieillot, semblaient puissants et assez rapides.

Kasia avait pris place sur la banquette, à côté du cocher. Quant au valet en livrée qui avait chargé les bagages de la jeune fille, il s'était perché sur un strapontin inconfortable à l'arrière.

—Combien de temps faut-il pour se rendre au château de Dreghorne ? demanda Kasia.

— Je ferai de mon mieux pour aller le plus vite possible, mademoiselle. Ces chevaux sont assez bons ! J'espère toutefois que milord va en acheter d'autres.

Kasia réprima un sourire. Elle savait que les cochers et les garçons d'écurie n'étaient jamais satisfaits et réclamaient toujours plus de chevaux... Puis elle se souvint que le duc n'avait hérité que tout récemment du titre et des domaines et n'avait probablement pas encore eu le temps de réorganiser les écuries à sa guise.

Il faisait un temps magnifique et c'était un plaisir de suivre ces routes qui serpentaient à travers une campagne verdoyante. Kasia ne se lassait pas de contempler le ciel bleu, les arbres, les près où paissaient des moutons, d'autres que l'on fauchait et qui sentaient bon l'herbe coupée, les villages massés autour du clocher d'une église, les chaumières précédées d'un jardinet fleuri...

Pendant le trajet, elle parla très peu, se contentant d'admirer le paysage et de penser à ce qui l'attendait à Dreghorne...

Aurait-elle la possibilité de monter à cheval pendant son séjour ?

« Cela m'étonnerait ! » songea-t-elle. « J'ai emporté à tout hasard une tenue d'amazone, mais je crains qu'une gouvernante ne soit pas censée cavalcader à travers la campagne. On l'imagine plutôt assise dans une carriole tirée par un poney, en compagnie des enfants dont elle a la charge... »

Cela l'amena à penser au petit garçon dont elle devrait s'occuper. Il n'avait que sept ans, mais il savait comment s'y prendre pour décourager ses précepteurs et ses gouvernantes !

« Ce n'est tout de même pas un monstre ! Il doit bien y avoir un moyen pour l'amadouer... Maman disait souvent que les enfants avaient avant tout besoin de tendresse. »

—Nous arrivons, mademoiselle Watson ! s'exclama le cocher.

Il tira une montre en argent de son gousset et, visiblement très fier de lui, ajouta :

— Et bien plus vite que je ne l'espérais ! Pensez un peu, il est seulement une heure moins le quart !

— Bravo !

En entendant la voiture, le concierge se précipita pour ouvrir les hautes grilles en fer forgé. Au pas, les chevaux remontèrent une longue allée au bout de laquelle on apercevait le château.

Très impressionnant, celui-ci se reflétait dans un lac où évoluaient quelques cygnes. Kasia, qui s'intéressait à l'architecture, se dit que la construction du château avait dû commencer par ce donjon moyenâgeux encadré de quatre tours crénelées. On y avait ensuite, au cours des siècles, ajouté plusieurs ailes. L'ensemble aurait pu sembler disparate, mais ce n'était pas le cas, grâce à une façade néo-classique datant du XVIII^e siècle, vraisemblablement l'œuvre des frères Adam, ces célèbres architectes.

Il n'y avait pas de pavillon aux couleurs des Dreghorne flottant en haut du mât dressé sur le toit. Cela signifiait par conséquent que le duc n'était pas en résidence au château.

« Tant mieux ! » se dit Kasia en laissant s'échapper un soupir de soulagement.

Lorsque la voiture s'arrêta devant le perron, un valet en livrée descendit les marches sans trop de hâte et vint ouvrir la portière.

« Il ne va pas se précipiter obséquieusement pour une simple gouvernante », pensa Kasia avec ironie. « Ce n'est certainement pas pour moi que l'on va dérouler le tapis rouge... »

Lorsqu'elle pénétra dans le hall, elle fut accueillie par un majordome aux cheveux blancs.

— Bonjour, mademoiselle Watson. Nous avons été prévenus de votre arrivée et M. Bennett vous attend.

Kasia le suivit dans un long corridor au bout duquel se trouvait le bureau du secrétaire.

Cette pièce ressemblait à celle où M. Ashton avait reçu la postulante au poste de gouvernante à Londres... La jeune fille nota avec amusement qu'il y avait également une certaine similitude entre les deux hommes — mais M. Bennett était toutefois plus âgé que son homologue londonien.

A son entrée, il se leva et lui tendit la main.

— Bonjour, mademoiselle Watson.

— Bonjour, monsieur.

— Vous arrivez plus tôt que je ne le pensais. M. Ashton m'avait dit que vous quitteriez Londres vers dix heures.

— Nous sommes en effet partis à dix heures, mais la voiture était

légère et les chevaux rapides.

Le secrétaire l'examinait avec une évidente surprise. Allait-il lui dire, tout comme M. Ashton, qu'il la trouvait trop jeune pour ce poste ?

— Asseyez-vous, je vous en prie, mademoiselle, déclara-t-il enfin.

Kasia s'exécuta pendant qu'il jetait un coup d'œil à la lettre qu'il avait à la main.

— M. Ashton me dit qu'il vous a prévenue que M. Simon Dreghorne était assez... hum...

— Insupportable ?

— Ma foi... oui. Mais il m'assure que vous êtes prête, malgré tout, à vous charger de son éducation.

— M. Ashton ne m'a pas caché la difficulté de la tâche qui m'attendait. Je l'ai assuré que je m'efforcerai de faire de mon mieux.

— Votre tâche ne sera pas aisée, je vous préviens ! fit M. Bennett d'un ton las.

— Je l'ai compris. Comment Simon a-t-il réussi à pousser à bout ses autres professeurs ?

— Le dernier était pourtant un homme intelligent et plein de bonne volonté, mais M. Simon l'a détesté dès le premier instant. Le jour où il lui a jeté un encrier à la figure, le pauvre homme a déclaré forfait. Songez un peu ! Il avait une énorme bosse au menton et ses vêtements étaient couverts d'encre !

Kasia ne put s'empêcher de rire.

— J'espère que cela ne m'arrivera pas !

— J'ai pris la précaution de faire confisquer tous les encriers et j'ai dit à M. Simon qu'à l'avenir il devra se contenter de crayons.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il s'en moquait parfaitement, car il n'avait aucune intention d'écrire.

— Eh bien, me voilà préparée au pire ! fit Kasia d'un ton léger. Puis-je voir mon élève ?

— Cela peut attendre un peu. Après ce voyage, vous devez avoir envie de vous reposer un peu.

— Je ne suis pas fatiguée !

— Mais vous devez avoir faim.

— C'est vrai !

— J'ai donné quelques instructions à la femme de charge, Mme Meadows, pour que vous ne soyez pas logée dans la chambre située à côté de celle de M. Simon. Vous disposerez, sur le même palier, d'un appartement composé d'une chambre, d'un petit boudoir et d'un cabinet de toilette. Cela vous permettra de prendre un peu de repos de temps en temps — et vous en aurez besoin, croyez-moi ! Pendant ce

temps, une femme de chambre surveillera M. Simon.

— Merci, monsieur. Je vois que vous avez pensé à tout.

Elle se leva et M. Bennett sonna. Un valet arriva quelques instants plus tard.

— Oui, monsieur ?

— Pouvez-vous conduire Mlle Watson jusqu'à sa chambre, s'il vous plaît ? Ne l'emmenez pas tout de suite dans la salle d'étude.

— Bien, monsieur.

— Vous savez où Mme Meadows a logé Mlle Watson ? Dans le petit appartement situé sur le même palier que la chambre de M. Simon.

— Oui, je suis au courant, monsieur.

Kasia accompagna le valet dans un dédale de couloirs avant de monter à sa suite un escalier étroit. En arrivant sur le palier du premier étage, il marqua un temps d'arrêt.

— Eh bien, vous vous êtes mise dans un drôle de pétrin, mademoiselle ! s'exclama-t-il. Je vous souhaite bien du plaisir !

C'était la première fois qu'un domestique parlait sur ce ton à la jeune fille, mais elle ne s'en froissa pas. Sa position dans le monde avait changé et elle était prête à jouer le jeu...

— Pourquoi dites vous cela ? demanda-t-elle, tout en connaissant déjà la réponse.

— Ce gosse est un vrai démon ! Il ne veut rien faire, il ne veut écouter personne... Méfiez-vous ! Il n'est content que lorsqu'il peut jouer des mauvais tours.

Elle soupira en secouant la tête.

— Enfin, je vous souhaite quand même bonne chance ! dit-il en gravissant les marches qui menaient au deuxième étage.

— Merci.

Quelques instants plus tard, Kasia entra dans un petit salon meublé avec autant de simplicité que de goût.

— Si vous aimez lire, vous aurez de quoi faire ! dit le valet en montrant la bibliothèque qui occupait tout un mur.

— En effet !

— Cet appartement était celui de la dame de compagnie de feu milady. Votre chambre est ici, ajouta-t-il en montrant une porte. Si vous avez besoin de moi, vous n'aurez qu'à demander Jim.

— Merci.

— N'hésitez pas à sonner. Les femmes de chambre sont toutes de braves personnes. Vous pouvez être sûre que nous sommes tous prêts à vous aider de notre mieux, parce que nous savons ce qui vous attend...

Kasia se dit que si sa tâche était difficile, elle aurait au moins l'appui des domestiques.

— On va vous monter vos bagages, dit encore Jim. Et je vais dire aux cuisines que vous êtes arrivée. Quelqu'un vous apportera un plateau...

— Je vous remercie, vous êtes très gentil.

— Tout le plaisir était pour moi, mademoiselle, répondit Jim en s'inclinant galamment.

Au moment de sortir, il lui adressa un clin d'œil.

— Allons, un sourire ! Les choses se passeront peut-être mieux que vous ne le pensez !

— Je l'espère, répondit la jeune fille sans se froisser.

Car elle savait que ce domestique ne faisait pas preuve d'insolence en lui parlant de la sorte. L'amicale familiarité avec laquelle il la traitait était naturelle — du moins pour un valet s'adressant à une gouvernante...

Après le départ de Jim, Kasia se rendit dans le petit cabinet de toilette attenant à sa chambre. Elle prit un broc et versa un peu d'eau dans la cuvette en porcelaine. Elle était en train de se laver les mains quand on frappa.

Tout en s'essuyant les mains à l'aide d'une serviette à nids-d'abeilles, elle se dirigea vers le salon.

— Entrez !

Une femme vêtue d'une robe de faille noire apparut. Comme elle avait un certain âge et portait un imposant trousseau de clés à sa ceinture, Kasia en conclut que c'était la femme de charge.

« Elle ressemble beaucoup à la femme de charge de notre propre château à la campagne », pensa la jeune fille.

— Bonjour, mademoiselle Watson, dit la nouvelle venue.

— Bonjour, madame.

— Je regrette de ne pas avoir été là pour vous accueillir, dit la nouvelle venue du bout des lèvres, presque sur un ton de reproche. Mais il faut dire qu'on ne vous attendait pas si tôt !

— Comme nous avons de bons chevaux et une voiture légère, nous avons pu aller plus vite que prévu, expliqua la jeune fille.

En souriant, elle tendit la main à la femme de charge.

— Vous devez être madame Meadows ?

— C'est bien cela, répondit celle-ci en l'examinant de la tête aux pieds.

Une fois de plus, Kasia se dit qu'elle paraissait à la fois trop jeune et trop élégante pour jouer le rôle qu'elle avait décidé d'adopter...

— On va vous apporter votre repas, déclara enfin Mme Meadows. Dès que vous aurez fini de manger, je vous conduirai près de M. Simon — à condition qu'il n'ait pas disparu entre temps !

— C'est son habitude ?

— On ne sait jamais quelle idée peut germer dans la tête de ce garnement. Même quand je charge une femme de chambre d'avoir l'œil sur lui, il trouve le moyen de tromper sa surveillance ! Et on ne le revoit qu'à l'heure du dîner... La faim fait sortir le loup du bois, comme on dit !

Un valet arriva sur ces entrefaites, chargé d'un grand plateau sur lequel était disposé un appétissant déjeuner.

— Merci beaucoup, dit Kasia qui s'aperçut qu'elle mourait de faim.

— Je reviendrai vous chercher dans une demi-heure, dit Mme Meadows en se dirigeant, vers la porte.

— La salle d'étude se trouve sur la droite en arrivant sur le palier, c'est bien cela ?

— En effet.

— Si cela ne vous ennue pas, je préférerais aller voir mon futur élève sans être annoncée. Ainsi, il ne me considérera pas tout de suite comme un autre professeur.

Mme Meadows haussa les épaules.

— Comme vous voulez ! Cependant je suppose que quelqu'un l'a déjà prévenu de l'arrivée d'une nouvelle gouvernante. Il doit vous attendre...

— Pas avec un encrier, j'espère !

— On les lui a tous enlevés, mais ne vous inquiétez pas, il trouvera bien autre chose !

Restée seule, Kasia fit honneur à l'excellent repas qu'on lui avait apporté. Après avoir bu une tasse de café, elle se dit que le moment était venu d'affronter le terrible enfant dont elle avait désormais la charge.

Elle prit une profonde inspiration avant d'entrer dans la salle d'étude. Au moment où elle ouvrait la porte, elle entendit un bruit de course... Son élève devait la guetter par le trou de la serrure et, en la voyant arriver, s'était empressé d'aller à l'autre bout de la pièce.

Debout devant l'une des hautes fenêtres, il lui tournait le dos.

— Si vous êtes encore une gouvernante venue m'ennuyer, vous pouvez partir ! lança-t-il d'un ton agressif.

Kasia joignit les mains.

— Je vous en prie, aidez-moi ! fit-elle d'une voix à peine audible.

L'enfant ne répondit pas. Kasia avança jusqu'au milieu de la pièce.

— Si vous saviez à quel point j'ai besoin de votre aide, reprit-elle.

Simon se retourna enfin, visiblement surpris par cette entrée en matière.

— Pourquoi ?

— C'est un secret.

Il la regarda avec stupeur, tandis qu'elle ajoutait, toujours très bas

— Je vous en prie, allez voir si quelqu'un écoute à la porte. Il ne faut surtout pas qu'on nous entende !

Le voyant hésiter, elle crut qu'il allait refuser. Mais la curiosité l'emporta... Il entrebâilla la porte et jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Il n'y a personne.

— Tant mieux ! Je vais donc pouvoir vous parler sans crainte.

Il s'approcha d'elle. C'était un beau petit garçon aux cheveux bruns et au visage intelligent. Il portait des vêtements coûteux, mais les lacets de ses chaussures étaient défaits probablement parce qu'il ne savait pas encore faire les nœuds et refusait qu'on les confectionne pour lui.

La jeune fille s'assit au bout du canapé qui se trouvait devant la fenêtre et Simon vint se jucher sur l'accoudoir, mais à l'autre bout.

— Vous m'avez demandé de vous aider, dit-il. Que puis-je faire ?

— Tout d'abord, promettez-moi de ne répéter à personne ce que je vais vous révéler.

— Cela ne risque pas car je ne parle à personne, fit-il d'un ton boudeur.

— C'est un très, très grand secret... Si quelqu'un l'apprend, on m'obligera à partir d'ici.

— Pourquoi ?

Avec gravité, Kasia déclara :

— Parce que je ne suis pas une véritable gouvernante. J'ai prétendu l'être... mais c'est faux.

— Pourquoi dites-vous que vous êtes une gouvernante si ce n'est pas le cas ?

Kasia regarda autour d'elle avec angoisse, comme si elle craignait de voir un espion caché dans un coin. Et baissant encore la voix :

— Je me suis enfuie de chez moi.

Cette fois, Simon vint s'asseoir près d'elle.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on voulait m'obliger à faire quelque chose que je ne voulais pas. Quelque chose... d'horrible !

— Alors vous êtes venue vous cacher au château ?

— C'est cela. Je ne crois pas que l'on me trouvera ici...

Elle regarda Simon d'un air anxieux avant d'ajouter :

— ... à condition que vous me permettiez de rester.

— Oh, vous pouvez ! Mais je ne veux pas que vous me donniez de leçons. Je déteste les professeurs !

— Je serais bien incapable de vous apprendre quoi que ce soit

puisque je ne suis pas une vraie gouvernante. Nous jouerons la comédie...

— Comment cela ?

— Voyons... Je pourrais feindre de vous donner des leçons ? Quant à vous, vous feindrez d'étudier... Et comme cela, personne n'aura de soupçon. Sinon, je serai renvoyée et l'on vous donnera une autre gouvernante. Une vraie...

Simon réfléchit pendant quelques instants, puis il hocha la tête.

— Vous avez raison, il faudra faire semblant !

Il éclata de rire.

— Et nous saurons si bien leur donner le change que jamais ils ne se douteront que vous ne m'enseigniez rien ! s'exclama-t-il.

— Nous devons nous montrer extrêmement adroits pour qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'imposture.

— Vous pouvez compter sur moi.

La jeune fille serra la main que lui tendait Simon d'un air important.

— Merci, fit-elle d'un air pénétré. Oh, merci ! Grâce à vous, je pourrai peut-être rester ici...

Simon bomba le torse.

— Ne vous inquiétez pas ! Je vous protégerai et s'ils veulent vous faire partir, je les en empêcherai.

— Comme vous êtes gentil !

D'un ton anxieux, Kasia enchaîna :

— Mais nous allons devoir nous montrer très habiles pour déjouer leurs soupçons. Comment vous appelez-vous, déjà ? Simon, je crois ?

— C'est bien cela. Et vous ?

— Kate. Kate Watson. Mais puisque je suis censée être votre gouvernante, il semblerait bizarre que vous m'appeliez simplement par mon prénom...

— Vous avez raison.

Simon pouffa.

— Oui, vous avez raison... mademoiselle Watson !

Le jeu semblait énormément lui plaire.

— Bon ! Qu'allons-nous faire pour commencer, mademoiselle ?

— Nous n'allons certainement pas nous mettre à étudier, puisque je ne sais comment m'y prendre...

— Je vous expliquerai comment faire.

— Merci. Pour le moment, étant donné que je viens seulement d'arriver, j'aimerais bien me promener dans le parc et explorer le château. Il fait si beau aujourd'hui, ce serait dommage de rester enfermé. Simon se mit debout d'un bond.

— Oui, c'est cela ! Allons nous promener ! Je vais vous montrer le parc.

— C'est très gentil de votre part. Oh, je vous suis tellement reconnaissante de bien vouloir m'aider ! J'ai compris tout de suite en vous voyant, que je pouvais vous faire confiance.

— Naturellement ! Maintenant, allons dans le jardin avant qu'on ne nous en empêche.

Il entraîna Kasia vers un petit escalier et ils sortirent par une porte de derrière, non loin des cuisines. La jeune fille avait admiré le parc et le lac en arrivant, mais elle dut reconnaître que les jardins qui s'étendaient de l'autre côté du château étaient magnifiques avec leurs hautes haies de buis taillé.

Simon prit la jeune fille par la main et lui fit traverser une pelouse en courant, avant d'emprunter un étroit sentier qui serpentait entre les arbres.

Kasia s'arrêta devant un grand chêne.

— Ce serait amusant de se percher sur une branche...

— Je n'ai pas le droit de monter aux arbres.

Kasia éclata de rire.

— Mais imaginez que votre gouvernante vous en donne l'autorisation...

Le rire de Simon se joignit au sien.

— Ah, ah ! On voit bien que vous n'êtes pas une vraie gouvernante !

— Chut !

Kasia avait choisi à dessein un arbre facile à escalader.

— Nous allons nous asseoir là-haut, et personne ne nous trouvera ! déclara-t-elle.

— On m'a toujours empêché de monter aux arbres. On prétend que je tomberai et que je me ferai mal.

— Quelle idée ! Vous n'êtes pas maladroit à ce point ! Venez, je vais vous apprendre comment grimper à un arbre... Tout d'abord, enlevons nos chaussures, nous serons plus à l'aise.

Kasia joignit le geste à la parole. Tout en l'imitant, Simon se remit à rire.

— Ah, ce n'est pas une vraie gouvernante qui aurait l'idée de m'apprendre des choses pareilles !

— Chut !

Sans se soucier de salir sa jolie robe, la jeune fille commença l'escalade. Simon l'imita et ils se retrouvèrent bientôt tous les deux perchés sur une grosse branche.

Autrefois, à la campagne, encouragée par sa mère qui estimait l'exercice physique nécessaire au bon développement d'un enfant,

Kasia allait souvent se jucher en haut des platanes ou des tilleuls du parc pour rêver.

« Un petit garçon a besoin de sauter, de bouger, de courir... pensa-t-elle. Si l'on empêche Simon de déployer son énergie, je comprends qu'il soit nerveux et se montre difficile ! »

— Ce n'est pas compliqué de monter à un arbre ! s'écria l'enfant.

— Et nous voilà si bien cachés par les feuillages que personne ne nous trouvera.

— Quelqu'un arrive, murmura Simon avec anxiété.

Kasia se pencha et vit un homme aller d'un bon pas entre les haies.

— Surtout, ne bougeons pas, chuchota-t-elle. Il va passer sans nous voir.

Grâce à son nouveau phaéton et à ses rapides pur-sang, le duc était arrivé à Dreghorne en moins de deux heures. Il avait tout de suite envoyé chercher le régisseur et lui avait appris qu'il voulait visiter ses fermes.

— J'ai l'intention de m'entretenir avec chacun des fermiers. Je veux savoir ce dont ils ont besoin pour moderniser leurs installations.

Le duc avait consulté la pendule.

— Nous pourrions commencer dès maintenant cette tournée qui nous prendra plusieurs jours.

— Attendons plutôt demain, milord, avait suggéré le régisseur. Autant prévenir les fermiers de votre venue...

— Pourquoi donc ?

— Pour leur laisser le temps de s'y préparer. C'est qu'ils tiennent à faire bonne impression à leur nouveau maître ! Quant aux fermières, elles vont vouloir que leur cuisine brille comme un sou neuf si par hasard vous leur faites l'honneur d'y entrer !

— Vous avez raison.

Le duc avait ensuite appelé M. Bennett.

— Le château a besoin d'être remis en état. Envoyez-moi les peintres, les menuisiers et les maçons du domaine !

— Je vais les convoquer tous pour demain matin, milord.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Parce qu'ils sont au travail, milord.

Darcy se retrouvait donc avec un après-midi libre...

Après déjeuner, il se mit en devoir d'étudier les dossiers que lui avait remis M. Bennett, puis il décida de se rendre aux écuries en faisant un grand détour par le parc.

Il faisait un temps magnifique et le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

« Je me demande pourquoi je suis resté si longtemps à Londres. J'aurais mieux fait de venir plus tôt au château ! » se dit le duc en admirant le paysage verdoyant. « Tout est si beau et si paisible ici... »

Son visage s'assombrit quand il pensa à son neveu Simon. Soudain, il se sentait un peu coupable...

A son retour de l'armée, il avait appris que l'enfant avait été ballotté d'un endroit à l'autre, d'une famille à l'autre.

En réalité, personne ne voulait de lui.

— Il est mal élevé, disait l'une de ses vieilles tantes après l'avoir hébergé pendant quelques semaines.

— Il est paresseux, assurait celle qui l'avait ensuite reçu.

Simon avait alors été recueilli par un cousin éloigné. Son séjour n'avait pas duré longtemps !

— Il donne le mauvais exemple à mes propres enfants.

Un vieil oncle s'était ensuite chargé de l'enfant — moins d'un mois.

— Il faudrait le fouetter tous les jours.

— Il faudrait le mettre dans une maison de correction, renchérisait un autre.

— Envoyez-le à Dreghorne, avait dit Darcy. Il y a de la place là-bas !

Il ignorait alors que son neveu refusait d'apprendre quoi que ce soit. Dans ces conditions, comment pourrait-on l'envoyer à Eton, le moment venu ? Aucune école ne voudrait d'un enfant aussi ignorant — et parfaitement insupportable, de surcroît !

Darcy avait eu l'occasion de voir deux ou trois fois son neveu, lors de ses brefs séjours au château. Il en gardait le souvenir d'un petit garçon buté qui faisait le désespoir de ses précepteurs et de ses gouvernantes. D'ailleurs, ceux-ci se succédaient à une allure record !

Le duc marchait d'un bon pas en respirant à pleins poumons l'air pur. En passant près d'un grand chêne, il aperçut quelque chose de blanc dans l'herbe. Intrigué, il s'approcha et vit une élégante paire de bottines blanches. A côté, il y avait des chaussures d'enfant en cuir bien ciré.

— Par exemple... murmura-t-il.

quelques instants. Puis il leva la tête...

Il vit alors une très jeune fille perchée sur une branche. Elle était vêtue d'une robe en mousseline d'un rose si pâle qu'il paraissait blanc. Et comme elle était jolie avec ses cheveux blonds, ses immenses yeux bleus et son visage en forme de cœur !

Un petit garçon se tenait à côté d'elle. Darcy reconnut sans peine son neveu.

— Tiens ! bonjour, Simon ! Tu as décidé de dominer le monde aujourd'hui ? Je vois que tu as trouvé une compagne de jeux. Si tu me présentais ?

Quand elle s'aperçut que Simon avait repris son air boudeur, Kasia jugea plus prudent de se charger elle-même de cette tâche.

— Je suis la nouvelle gouvernante, milord. Je m'appelle Mlle Watson.

— La... la nouvelle gouvernante ?

Le duc semblait avoir peine à en croire ses yeux et ses oreilles.

— Et allez-vous me dire, mademoiselle Watson, que vous êtes en pleine leçon ?

— Mais oui, milord, répondit la jeune fille avec tout le sérieux possible. Il s'agit d'une étude de la nature combinée avec quelques exercices de gymnastique.

Darcy ne put s'empêcher de rire.

— Dans ce cas, je ne veux pas vous déranger davantage. J'espère toutefois que vous aurez terminé cette étude d'un genre assez... spécial à l'heure du thé. Je vous invite tous les deux à le prendre avec moi dans le salon jaune.

Sans attendre la réponse de la jeune fille, il s'éloigna à grands pas.

— C'est mon oncle Darcy, chuchota Simon.

— Je l'avais compris. J'ignorais qu'il était en résidence au château en ce moment. Il n'y a rien pour l'indiquer ! Pourquoi son pavillon n'a-t-il pas été hissé en haut du mât ?

Il y eut un silence. Puis Simon déclara avec un visible embarras :

— C'est ma faute. Je l'ai déchiré et il a fallu le donner à réparer.

— Pas possible ! Vous l'avez déchiré ? Mais comment vous y êtes-vous pris ?

— J'étais allé sur le toit — c'est une terrasse, vous savez. M. Jackson, le précepteur, est venu me chercher. Il était furieux, il m'a pris par le bras, je me suis accroché au drapeau...

— Et vous l'avez mis en pièces... J'espère qu'on pourra le réparer, sinon il faudra en acheter un neuf.

— M. Jackson a voulu me punir en me faisant écrire cent fois : « Je ne dois pas aller sur le toit ».

— Cent fois !

Avec une visible satisfaction, Simon déclara :

— Je n'ai pas écrit une seule ligne, je lui ai jeté l'encrier à la figure.

Kasia éclata de rire.

— Eh bien, j'espère que vous ne me traiterez pas de cette manière !

— Certainement pas ! Mais il faut dire aussi que vous n'aurez pas l'idée de me faire écrire des choses aussi stupides. Kasia réfléchit un instant.

— Il faudra quand même que nous écrivions quelque chose sur vos cahiers, sinon votre oncle se posera des questions sur mes capacités...

Voyant Simon froncer les sourcils, elle s'empessa de lancer :

— Courons jusqu'au bout du parc, là-haut, sur cette colline. Puis lorsque votre oncle ne sera plus aux écuries, nous pourrons aller y faire un tour. J'aimerais bien voir les chevaux ! Et vous ?

Simon se contenta de faire une grimace en guise de réponse.

— Montez-vous déjà à cheval ? insista Kasia.

— Je déteste cela.

— Comment est-ce possible ? Il n'y a rien de plus agréable !

— Ce n'est pas mon avis.

— Vous a-t-on seulement donné des leçons d'équitation ?

— Oh, oui ! Sur un petit poney qu'un garçon d'écurie tient par les rênes — comme un chien en laisse ! On me fait tourner en rond pendant une heure, toujours au pas, et je trouve cela horriblement ennuyeux !

— Dans ces conditions, je le comprends ! s'exclama Kasia. Vous n'avez plus trois ans, vous n'avez pas besoin qu'on tienne les rênes de votre monture ! Et de toute manière, à votre âge on n'est plus un bébé, on ne monte plus un poney, mais un vrai cheval.

— Ils ne veulent pas.

— Si j'insiste, ils ne pourront pas dire non. J'aimerais tant me promener en forêt avec vous ! Vous voulez bien ? Ce serait si amusant !

— J'aurai un poney ou un cheval ?

— Je m'arrangerai pour qu'on vous donne un cheval.

Soudain moins sûre d'elle-même, Kasia ajouta :

— Mais pour que l'on ne nous fasse pas de difficultés, il vaut mieux ne mettre personne au courant de nos intentions. Ecoutez, voilà ce que nous allons faire ! Demain matin de très bonne heure — avant même que votre oncle ne se lève —, nous irons aux écuries, nous choisirons des chevaux et nous irons nous promener.

— Et si je tombe ? demanda Simon avec anxiété.

Kasia sourit à l'enfant.

— Quelle idée ! Non, vous ne tomberez pas ! Je parie au contraire que vous apprécierez tant cette sortie que vous voudrez recommencer tous les jours.

— Oui ? fit-il, pas vraiment convaincu.

— Oui ! Je vous promets que vous vous amuserez énormément.

— Si je suis avec vous, certainement !

— Et maintenant, nous allons descendre de l'arbre. Laissez-moi passer la première, je vais vous montrer comment faire...

La jeune fille se suspendit par les mains à la branche et se laissa tomber souplement par terre. Simon l'imita et atterrit un peu maladroitement sur ses genoux. Mais il ne se fit pas e moindre mal car il y avait là une épaisse couche de mousse.

— J'aime bien monter aux arbres, dit-il en se levant.

— Bientôt, vous serez capable de grimper beaucoup plus haut. Si haut que personne ne nous trouvera !

— Personne ne nous trouvera à condition que nous prenions auparavant le soir de cacher nos chaussures.

Kasia éclata de rire.

— Vous avez raison !

Ils marchèrent jusqu'au bout du parc. De là, on avait une vue merveilleuse sur la campagne doucement vallonnée qui s'étendait jusqu'à la mer que l'on apercevait dans le lointain.

Saisie, Kasia eut l'impression qu'elle voyait la splendeur du monde pour la première fois de sa vie. Le bleu du ciel paraissait encore plus bleu, le vert des prés encore plus vert... Quant au chant des oiseaux, il lui semblait plus mélodieux que jamais.

— Oh ! Comme c'est beau ! s'exclama-t-elle enfin. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

Simon paraissait moins enthousiaste.

— Bon ! Que faisons-nous maintenant ? Nous allons aux écuries ?

— Attendons encore un peu. Votre oncle s'y rendait lui-même... et j'aime autant l'éviter.

— Oh ! Il n'y restera pas longtemps.

— Qu'en savez-vous ?

— Ils disent qu'il a beaucoup de travail maintenant qu'il est devenu duc de Dreghorne.

Kasia nota que Simon s'intéressait malgré tout à ce qui se passait autour de lui. Tout en marchant vers les écuries, elle déclara :

— J'ai toujours aimé les bois. Quand j'étais enfant, je pensais qu'ils étaient pleins de lutins et de fées... Il y avait près de notre châ... euh, de notre maison à la campagne un grand étang. Je croyais que des nymphes y vivaient et je les guettais pendant des heures !

—Ma Nanny me racontait aussi des histoires de lutins, de fées et de nymphes.

— Où est votre Nanny ?

— Ils l'ont renvoyée. Tante Martha disait que j'étais trop grand pour avoir une Nanny... Mais Nanny n'était pas de cet avis. « C'est parce qu'ils trouvent que je leur coûte cher. C'est tout juste s'ils ne me reprochent pas chaque bouchée que j'avale ! » disait-elle.

— Votre Nanny doit beaucoup vous manquer, fit Kasia avec sympathie.

— Je me suis sauvé pour essayer de la retrouver. Mais ils m'ont rattrapé et ramené chez tante Martha. Ils étaient tellement en colère qu'ils m'ont dit que si je tentais une seconde fois de m'enfuir, je serais battu comme plâtre.

Kasia était choquée que l'on ait traité ainsi un enfant aussi sensible.

« Quoi d'étonnant qu'il soit maintenant révolté ? » pensa-t-elle.

Bien entendu, elle évita de faire part de ses réflexions à Simon. Au lieu de cela, elle lui raconta comment les paysans tendaient des embuscades aux troupes romaines dans les bois.

Au moment où elle achevait son histoire, ils arrivèrent en vue des écuries.

— Cachons-nous et tâchons de voir ce qui se passe... dit Kasia d'un ton de conspirateur. Il faut d'abord nous assurer que votre oncle n'est plus dans les parages.

Le jeu parut enchanter Simon qui s'empessa de se dissimuler avec la jeune fille derrière les buissons.

Lorsque Kasia vit un garçon d'écurie sortir d'une grange en poussant une brouette, tout en sifflant joyeusement, elle comprit que le duc était parti.

— Votre oncle ne semble être nulle part en vue, murmura-t-elle. Je crois que nous pouvons y aller...

Main dans la main, ils traversèrent la cour pavée. Un homme d'une quarantaine d'années vint à leur rencontre. Comme il avait l'air doté d'une certaine autorité, Kasia se dit qu'il devait être le responsable des écuries.

— Je suis Mlle Watson, la nouvelle gouvernante, lui dit-elle en lui tendant la main. J'ai demandé à M. Simon, mon élève, de me montrer les chevaux.

— Nous en avons maintenant quelques-uns dont je suis assez fier, et milord a promis d'en acheter d'autres...

Simon s'était faufilé dans l'une des stalles.

— Venez voir ce cheval, mademoiselle Watson ! cria-t-il. Comme il est gentil !

Le responsable des écuries hochait la tête.

— C'est Princesse, une petite jument très douce.

— Assez tranquille pour un débutant ? demanda Kasia à mi-voix.

— Oh, oui ! J'ai rarement vu un cheval aussi calme.

La jeune fille rejoignit Simon.

— C'est une bien jolie jument grise, dit-elle. Je viens d'apprendre qu'elle s'appelle Princesse.

— Princesse a l'air contente de me voir ! s'exclama Simon en la caressant.

La petite jument semblait en effet ravie d'être l'objet de tant d'attentions.

Kasia emmena ensuite Simon de box en box pour voir les autres chevaux. Ceux que le duc avait achetés récemment étaient magnifiques... Mais Simon, qui ne s'y intéressait guère, retournait à chaque instant auprès de Princesse.

— C'est qu'elle me reconnaît ! On dirait même qu'elle m'a pris en amitié !

L'heure tournait... Comprenant que ce serait une erreur d'arriver en retard pour le thé auquel les avait conviés le duc, Kasia insista pour qu'ils retournent au château.

Simon la suivit en traînant les pieds.

— Prendre le thé avec oncle Darcy ! Cela va être ennuyeux comme tout ! J'aurais préféré rester aux écuries.

D'un ton de défi, comme s'il s'attendait à ce que Kasia proteste, il ajouta :

— Demain, j'irai voir Princesse !

— Et vous la monterez... si vous voulez.

Les yeux du petit garçon s'illuminèrent.

— Je pourrai ?

— Pourquoi pas ? Mieux vaut cependant ne pas parler de ce projet pour le moment, de crainte que quelqu'un ne le contrecarre.

— Ce serait fort possible. Chaque fois que je veux faire quelque chose, ils ne savent dire que « non » !

Kasia lui sourit.

— Mais vous, vous avez dit « oui » quand je vous ai demandé de m'aider. Je vous en prie, tâchez d'être très aimable avec votre oncle pendant que nous prendrons le thé, sinon il me renverra.

— Si vous croyez que je le permettrai !

— Je voudrais tant rester... Faites croire à votre oncle que vous allez étudier beaucoup avec moi !

A la seule mention du mot « étudier », l'enfant s'était raidi. Aussi Kasia s'empressa-t-elle d'enchaîner :

— M. Bennett et Mme Meadows pensent déjà que je suis trop jeune pour être votre gouvernante. Il faut les convaincre que je vous donne des leçons très sérieuses et que vous apprenez énormément de choses.

Simon ne répondit rien. Il s'était contenté de hocher la tête d'un air entendu.

« Je n'ai plus qu'à espérer qu'il a vraiment compris », se dit la jeune fille.

Ils montèrent dans la salle de classe et Simon montra sa chambre à Kasia. Voyant qu'il avait taché ses vêtements, elle réussit à le persuader d'en changer avant de descendre prendre le thé et le laissa avec la femme de chambre qui était censée s'occuper de lui lorsqu'elle-même le laissait seul.

— Je reviendrai vous chercher dans dix minutes, dit-elle. Il faut que je me lave les mains et que je mette une autre robe.

Simon éclata de rire.

— Ah, ah ! Vous aussi, vous vous êtes salie en grim pant à l'arbre !

— C'est vrai ! lança Kasia avec bonne humeur.

La femme de chambre ouvrit des yeux ronds mais n'osa rien dire.

Kasia courut dans sa propre chambre et s'empessa de troquer sa robe contre une autre toilette en mousseline couleur abricot. C'était l'une des tenues les plus simples qu'elle avait apportées...

« Mais encore trop élégante pour une gouvernante ! » se dit la jeune fille en contemplant son reflet dans la glace avec une grimace.

Le duc les attendait dans le salon jaune, une jolie pièce qui donnait sur la roseraie. Kasia remarqua tout de suite que les meubles du XVIII^e siècle étaient pour la plupart d'origine française. Quant aux tableaux qui ornaient les murs, ils étaient l'œuvre de peintres célèbres — eux aussi français.

Darcy, qui lisait un journal, se leva en les voyant entrer.

— Vous êtes très ponctuels : on vient juste d'apporter le thé !

— Nous sommes allés jusqu'au bout du parc, milord, dit Kasia. On a du sommet de la colline une vue merveilleuse sur la campagne environnante.

— C'est bien mon avis. Et cela a-t-il appris quelque chose à Simon ?

Kasia comprit que le duc cherchait à la tester.

— Je pense qu'il a, tout comme moi, admiré ce paysage où l'on voit tout à la fois la main de Dieu et celle des hommes.

Darcy la regarda avec étonnement. Mais il ne fit aucun commentaire et se contenta de demander :

— Puis-je vous demander de servir le thé, mademoiselle Watson ?

La jeune fille s'assit devant la table sur laquelle un domestique avait disposé une impressionnante théière en argent, un pot à lait, un sucrier et quelques assiettes sur lesquelles s'empilaient d'appétissants petits fours.

Tout en remplissant les tasses, Kasia déclara sans réfléchir :

— Nous avons le même service *Chamberlain Worcester* à la maison. Je l'ai toujours trouvé extrêmement joli !

Le duc ne répondit pas et le silence parut soudain très embarrassant. Trop tard — hélas ! —, Kasia comprit qu'elle n'aurait pas dû parler ainsi. Jamais, en effet, une gouvernante ne pouvait se targuer de posséder un service en porcelaine aussi coûteux !

Toujours sans mot dire, le duc prit la tasse qu'elle lui tendait. La jeune fille se tourna vers son jeune élève.

— Aimez-vous le thé, Simon ? Peut-être préféreriez-vous un verre de lait ou de limonade ?

— Il n'y a pas de limonade ici, répondit-il.

Le duc haussa les sourcils.

— Est-ce possible ?

— Il n'y en avait pas hier, en tout cas, répondit le petit garçon.

— Il n'y en avait peut-être pas hier, dit le duc, mais il y en aura aujourd'hui !

Il sonna et, quand le majordome apparut, il déclara :

— M. Simon voudrait de la limonade à la place du thé.

— Je vais en chercher une carafe, milord.

— Puis-je compter sur vous pour veiller à ce que, désormais, il y ait toujours de la limonade pour lui à la cuisine ?

— Très bien, milord.

— Merci, dit Kasia au majordome.

Elle jeta un coup d'œil expressif à Simon qui comprit aussitôt.

— Merci, oncle Darcy. J'aime beaucoup la limonade.

— Je l'appréciais aussi quand j'avais ton âge. Et puis les goûts changent... et maintenant je n'en bois plus guère. Pourtant je t'assure que si l'on m'avait offert un grand verre de limonade bien fraîche pendant la guerre, quand nous n'avions qu'un peu d'eau tiédasse à notre disposition, je ne l'aurais pas refusé !

— Oh ! parlez-nous de la guerre, milord... dit Kasia. Il paraît que vous êtes revenu couvert de décorations prestigieuses. Mais je ne pense pas que Simon soit au courant de toutes vos actions d'éclat.

— Pas du tout, renchérit le petit garçon. Personne n'a jamais voulu me parler de la guerre.

— Pourquoi donc ? demanda le duc avec étonnement.

— Parce que j'ai dit à mon cousin Andrew, quand j'habitais chez lui, que lorsque je serai grand, je ferai comme vous, mon oncle : j'irai tuer tous les ennemis.

Le duc éclata de rire.

— Tu as effrayé ce pauvre Andrew !

— Mais je voudrais vraiment devenir comme vous, oncle Darcy.

— Je te raconterai des histoires passionnantes au sujet de la guerre, c'est promis, dit le duc en souriant. Mais pour le moment, alors que nous sommes — grâce au ciel ! — en temps de paix, je ne manque pas de travail pour autant ! Il y a beaucoup à faire sur le domaine.

— Je suis sûre que Simon aimerait vous aider, dit Kasia.

Le duc marqua un mouvement de surprise.

— Simon ? Mais... bien sûr, répondit-il enfin. J'ai besoin de toutes les bonnes volontés possibles.

Après un instant de réflexion, il enchaîna :

— Par exemple, ce serait très bien que Simon et vous, mademoiselle Watson, fassiez la liste de tout ce qui, au château comme à l'extérieur, a besoin d'être réparé ou repeint.

Kasia pensa que le duc avait trouvé un moyen très adroit pour faire écrire Simon, lui qui refusait de toucher à une plume.

— Quelle excellente idée ! s'exclama-t-elle. Simon et moi pourrions faire un concours en rédigeant une liste chacun de notre côté... Ce sera à qui produira la liste la plus longue !

Une petite lueur amusée passa dans les yeux de Darcy.

— S'il s'agit d'un concours, il faudra que j'offre un prix !

— Naturellement, milord. Sans prix, où est l'intérêt d'un concours ?

Voyant Simon prendre un air méfiant, elle craignit qu'il ne refuse de se lancer dans une tâche qui l'obligerait à écrire. Aussi s'empressa-t-elle de changer de sujet de conversation.

— Le salon jaune est bien joli, milord. J'ai vu que vous aviez un très beau Fragonard parmi votre collection de peintres français.

— J'ai moi-même été ravi en le découvrant. Mais ce tableau a besoin d'être nettoyé — comme d'ailleurs tous ceux de la galerie de portraits.

Kasia, estimant que son élève devait participer à la conversation, se tourna vers lui.

— Il faudra que vous me fassiez visiter cette galerie, Simon.

— Vous aviez dit que vous vouliez d'abord vous promener dans le parc.

— C'est la vérité.

Kasia sourit à l'enfant.

— Il y a tant, tant de choses à voir ici !

Darcy se mit à parler de peinture. Kasia qui au début lui avait donné la réplique sans réfléchir, se rendit compte qu'il paraissait très surpris de ses connaissances en matière d'art.

Les yeux rétrécis, il l'examinait en ayant l'air de se demander qui était cette soi-disant gouvernante si jeune et si élégamment vêtue...

Kasia attendit que Simon ait terminé sa limonade pour finir sa tasse de thé. Puis elle se leva.

— Je sais que vous avez beaucoup à faire, milord. Aussi nous allons maintenant vous laisser... Comme je viens à peine d'arriver, il faut que j'apprenne à retrouver mon chemin dans cette vaste demeure...

— Oh, je ne me fais pas de souci pour vous, mademoiselle Watson ! lança le duc d'un ton sarcastique. Vous êtes parfaitement capable de faire votre chemin dans cette maison... comme dans la vie !

Simon était déjà à la porte. Kasia s'apprêtait à le suivre quand le duc l'arrêta.

— Je souhaiterais m'entretenir avec vous au sujet de... euh, de l'éducation de mon neveu.

Il marqua une pause, se demandant s'il pouvait l'inviter à dîner avec lui. Puis il se dit que les domestiques risquaient de trouver cela bizarre.

« Il y a certaines règles non écrites qu'il vaut mieux ne pas transgresser », pensa-t-il.

Lorsqu'il avait l'âge de Simon, sa gouvernante descendait parfois déjeuner avec ses parents, mais jamais elle n'était conviée à dîner. Et même si Mlle Watson était une bien étrange gouvernante, il ne voulait pas que l'on fasse des commérages à son sujet à l'office.

— Le mieux serait après dîner, reprit-il enfin.

— Très bien, milord.

— Je vous attendrai à neuf heures moins le quart ici même, dans ce salon.

Kasia fit une petite révérence en répétant :

— Très bien, milord.

Et elle sortit à la suite de Simon, consciente d'être suivie par le regard du duc. Un regard empreint de suspicion... Simon monta l'escalier en courant et elle l'imita.

— Je me suis bien conduit, n'est-ce pas, mademoiselle Watson ? demanda-t-il en entrant dans la salle de classe.

— Vous avez été parfait !

— Pourquoi mon oncle veut-il vous voir après dîner ?

— Je suppose qu'il veut me parler de tout ce que je dois vous enseigner : histoire, géographie, arithmétique, orthographe, sciences

naturelles...

Simon bondit.

— L'histoire, la géographie, l'arith... Ah, je ne veux rien apprendre de tout cela ! Rien !

— Je vous taquinais ! Vous savez bien que nous ferons seulement semblant d'étudier.

— Tant mieux ! Je craignais que vous ne vous sentiez obligée d'obéir à ses ordres.

— Ah, non ! Je ne suis pas un soldat ; mais une fugitive venue se cacher au château où, je l'espère, nul ne me découvrira.

— Vous n'avez pas peur que mon oncle ait des soupçons ?

C'était bien probable... Mais Kasia préféra ne pas faire part de ses doutes à l'enfant.

— Il n'en aura pas s'il s' imagine que je vous donne des leçons sérieuses et que vous devenez très savant.

— Lorsqu'il se rendra compte que nous l'avons trompé, il se mettra très en colère.

— Bah ! il ne saura rien si nous jouons le jeu comme il faut. Les yeux de Simon se mirent à briller. De toute évidence, cette aventure le passionnait.

— Il faudra faire très, très attention !

— Vous avez su donner le change à votre oncle. Je suis sûre qu'il a dû être fort étonné en vous voyant si bien vous conduire en prenant le thé. Désormais, il faut que vous soyez extrêmement poli avec tout le monde pour que l'on pense que je suis une bonne gouvernante.

Simon éclata de rire.

— Ah ! le bon tour que nous allons leur jouer !

Kasia s'approcha d'une table et prit un crayon et une feuille de papier.

— Commençons les listes pour votre oncle.

— Ecrire ?

Simon était sur le point de refuser... et peut-être de se fâcher. Avec adresse, la jeune fille dirigea son attention sur un autre point.

— Je me demande ce qu'il nous donnera comme prix... Qu'aimeriez-vous avoir ?

Simon ne réfléchit pas bien longtemps.

— De l'argent.

Kasia ne s'attendait guère à une semblable réponse.

— De l'argent ? Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne m'en donnent jamais.

— Vous ne recevez pas d'argent de poche ?

— Lorsque je séjournais chez ma tante Béryl, j'en ai eu une fois.

Mais elle s'est fâchée quand je suis sorti pour acheter des bonbons.

— Pourquoi ? Vous étiez sorti seul ?

— Il le fallait bien, puisque personne ne voulait m'accompagner. Ils disaient qu'ils étaient trop âgés et trop fatigués pour marcher jusqu'au village.

— Et depuis, on ne vous a plus jamais donné d'argent de poche ?

— Jamais !

Il haussa les épaules.

— De toute manière, je n'aurais pas su où aller le dépenser.

— Je vais demander que l'on vous remette chaque semaine une petite somme et nous irons faire des courses ensemble. Vous achèterez ce qui vous plaît. Quant à moi, il faudra que j'aille aussi dans les magasins. J'ai fait mes bagages si vite que je suis sûre qu'il me manque énormément de choses.

— Ce serait amusant d'aller dans les boutiques du village.

— Vous pourriez y trouver un cadeau pour votre oncle. Cela lui ferait plaisir.

— Je préfère acheter des bonbons.

— Je vous comprends ! C'était ce que je faisais lorsque j'avais votre âge. Cela ne m'empêchait pas de garder une petite somme pour faire éplette de menus cadeaux... Mes parents étaient si contents !

Simon réfléchit pendant quelques instants avant de déclarer d'un air important.

— Quand j'aurai de l'argent de poche, c'est à vous que j'offrirai un présent !

Kasia joignit les mains.

— Oh, comme vous êtes gentil ! Cela me ferait un tel plaisir... Mais il faut que ce soit une surprise ! Surtout ne me dites pas de quoi il s'agit avant de me l'offrir !

Elle tendit un crayon à l'enfant.

— N'oubliez pas que le prix promis par votre oncle sera lui aussi une surprise...

Simon croisa les bras.

— J'ai dit que je ne voulais pas écrire.

— C'est ce que vous aviez déclaré à M. Jackson — et je vous comprends ! Mais il ne faut pas confondre ! Ce que nous allons écrire maintenant n'est pas une punition ! Il s'agit tout simplement d'aider votre oncle à rendre le château encore plus beau.

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Savez-vous, Simon, que je trouve que vous avez beaucoup de chance de vivre à Dreghorne ? Quel magnifique domaine ! Demain, je vous raconterai une histoire au sujet d'un château presque aussi grand que celui-ci. Un château fort qui, il y a très longtemps, a été assiégé

par les Vikings...

— Et qu'est-il arrivé ?

— Les habitants du château étaient si courageux qu'ils ont réussi à repousser leurs assaillants.

Voyant que Simon l'écoutait, elle ajouta :

— Si un jour le château est attaqué, il faudra que vous le défendiez !

— Me donnera-t-on un fusil ?

— Bien sûr. Avant cela, il faudra que vous preniez comment vous en servir.

— C'est normal, admit Simon.

Pour une fois, il ne s'était pas révolté à la perspective d'apprendre quelque chose...

— Quand votre oncle dit que le château a besoin d'être réparé, je suis entièrement de son avis, déclara la jeune fille. N'est-ce pas le vôtre aussi ?

— Je ne sais pas...

— En arrivant, j'ai vu quelques briques disjointes sur la façade. Je pense que si l'on vous a interdit de monter sur le toit, c'est parce qu'il n'est pas en bon état et que vous risquez un accident.

Simon hocha la tête.

— C'est bien possible, en effet ! On écrit qu'il y a des briques disjointes sur la façade ?

— Oui. Et demain, nous commencerons notre tournée d'inspection en notant au fur et à mesure les travaux à entreprendre.

— J'aimerais m'y mettre maintenant.

— Pourquoi pas ? Prenez une feuille de papier et un crayon. Nous pouvons débiter par le couloir et vérifier chacune des fenêtres... Ont-elles besoin d'être repeintes ? Ferment-elles bien ?

— L'autre jour, j'ai remarqué qu'il y avait une vitre cassée.

— Cela aussi, il faudra le signaler.

Kasia ouvrit une armoire et chercha parmi les fournitures scolaires.

— Comme la liste risque d'être très longue, nous ferions mieux de prendre un cahier au lieu d'une feuille de papier. Y en a-t-il ici ?

— Oui, sur le deuxième rayonnage.

— Ah, je les vois. Merci, Simon.

Après avoir jeté un coup d'œil à la pendule, la jeune fille déclara :

— Nous pourrions consacrer une demi-heure à ce travail. Cela me laissera le temps de vous raconter une histoire passionnante au sujet de l'invasion de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant.

— Oh, oui ! s'exclama Simon en prenant un cahier neuf.

— Voilà comment nous allons procéder pour nos listes. Vous mettez un « S » à côté de tout ce que vous trouverez et un « K » à côté de ce que je trouverai, moi.

— « K » ?

— Comme Kasia.

La jeune fille mit sa main devant sa bouche.

— Oh ! J'ai oublié... Encore un secret !

— Encore ?

— Oui. J'ai dit à M. Bennett, le secrétaire de votre oncle, que je m'appelais Kate, alors que mon véritable prénom est Kasia.

— Je trouve Kasia bien plus joli que Kate !

— C'est mon avis. Mais surtout ne dites à personne que je me suis présentée sous une fausse identité !

— N'ayez crainte ! Vous savez bien que vous pouvez avoir entièrement confiance en moi. Je suis là pour vous protéger, mademoiselle Watson.

5.

Après dîner, Kasia descendit au salon. Elle était vêtue d'une robe du soir en soie bleu pastel dont le sage décolleté et la ceinture étaient ornés de guirlandes de petites roses blanches et de perles minuscules. Cette toilette, sur laquelle personne ne se serait retourné dans un salon

londonien, paraissait ici beaucoup trop élégante — surtout pour une gouvernante ! Debout devant la cheminée, le duc l'attendait.

— Bonsoir, milord, dit-elle avec un sourire.

Lorsqu'elle s'avança vers lui, évoluant avec une grâce innée, Darcy ne put s'empêcher de penser qu'elle était bien jolie.

— Bonsoir, mademoiselle...

Il marqua une pause avant d'ajouter d'un ton interrogateur :

— ... Watson ?

— C'est bien cela, milord. Je m'appelle Kate Watson...

Le duc laissa échapper un rire bref.

— A condition toutefois qu'il s'agisse de votre véritable nom !

Etonnée par cette réflexion sarcastique, Kasia marqua un mouvement d'hésitation. Le duc lui indiqua un fauteuil.

— Asseyez-vous, je vous prie, mademoiselle... Watson.

Pendant qu'elle s'exécutait, il ajouta, toujours sur le même mode sarcastique :

— Et maintenant, abattez vos cartes !

— Mes... mes cartes ?

Il eut un mouvement agacé.

— Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— Je suis tout simplement la gouvernante de votre neveu, milord.

— Epargnez-moi cette fable, je vous en prie !

— Mais...

— Je vois deux possibilités. Ou bien vous avez l'intention de monter un petit chantage lucratif, ou bien vous souhaitiez me rencontrer. Cette dernière hypothèse serait très flatteuse, cependant, je doute qu'une personne sensée se donne autant de mal pour le simple plaisir de faire ma connaissance.

Kasia secoua la tête avec stupeur.

— Comment pouvez-vous penser des choses pareilles ?

Le duc laissa échapper un rire bref.

— Epargnez-moi ces comédies, et dites-moi plutôt pourquoi une jeune fille aussi jolie que vous, une jeune fille de toute évidence très bien élevée, une jeune fille habillée à la dernière mode — et très coûteusement —, souhaiterait-elle devenir la gouvernante d'un enfant impossible ?

— Impossible ? Ce n'est pas mon avis, milord. Simon est un petit garçon charmant... à condition de savoir comment le prendre.

— N'oublions pas qu'il s'agit de mon neveu... Ce qui change tout, n'est-ce pas ?

Sa voix demeura affable, mais Kasia se sentit insultée. Ce fut toutefois avec le plus grand calme qu'elle répondit :

— Si vous vous imaginez que je suis venue au château dans l'espoir de vous rencontrer, eh bien vous vous trompez, milord.

Elle marqua une pause avant de poursuivre :

— Lorsque j'ai répondu à l'annonce que votre secrétaire avait fait insérer dans le *Morning Post*, j'ignorais que vous étiez l'oncle du petit garçon pour lequel on cherchait une gouvernante.

— Dans ce cas, je vous prie de m'excuser d'avoir émis la seconde hypothèse. Reste la première.

— Ah ! le chantage !

Kasia ne put s'empêcher de sourire.

« Je trouve assez comique, pensa-t-elle, que l'une des plus riches héritières du royaume se fasse accuser de vouloir gagner quelques livres sterling par un moyen pareil ! »

— Alors, mademoiselle Watson ?

— Je peux vous assurer, milord, que je n'ai aucune intention de vous nuire en quelque manière que ce soit.

— Donc nous en revenons à ma première question. Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Kasia le regarda droit dans les yeux.

— Je ne voudrais pas me montrer impolie, mais j'estime, milord, que cela me regarde.

— Cela me regarde aussi, figurez-vous, mademoiselle Watson. Car vous avez été engagée pour vous occuper de mon neveu, or j'attache beaucoup d'importance à son éducation. Vous venez de Londres, si j'ai bien compris ?

— Oui, milord.

— Par conséquent, vous avez eu un entretien avec mon secrétaire, M. Ashton. Il a dû vous demander vos références, je suppose ?

Kasia savait que c'était là que résidait son point faible...

— Je lui en ai donné deux, fit-elle avec effort. Cela a paru le satisfaire et il m'a tout de suite envoyée au château, ce qui m'arrangeait car je souhaitais prendre mes fonctions le plus rapidement possible.

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas rester où j'étais.

— Pourquoi ? demanda encore le duc. Vous avez été renvoyée ?

La jeune fille se raidit. Cela ne lui plaisait guère d'être traitée comme une domestique...

« Si je suis ici, c'est que je l'ai bien voulu », se dit-elle en s'exhortant au calme.

— Non, milord, répondit-elle tout haut.

— Vous êtes donc partie de votre plein gré ?

— C'est cela, milord.

Elle ne put s'empêcher de sourire en renchérissant :

— Oui, c'est tout à fait cela !

Darcy la regarda d'un air méfiant.

— Eh bien, je ne suis guère plus avancé ! fit-il avec impatience.

— Au contraire, milord !

— Expliquez-vous mieux, s'il vous plaît.

— Simon a accepté ma présence, n'est-ce pas le principal ? On s'étonne que cet enfant soit révolté contre tout et tout le monde, mais quoi de surprenant ? Personne ne s'est jamais sérieusement occupé de lui.

— Par exemple !

— Oui, milord, on ne peut pas dire qu'il ait été bien traité.

— Par exemple ! répéta le duc, visiblement abasourdi.

— Certes, je viens à peine d'arriver, mais d'après ce que j'ai compris, Simon a été jusqu'à présent considéré comme un fardeau par tous les membres de sa famille qui se sont chargés de lui.

— Vous m'étonnez, mademoiselle Watson. Je veux bien admettre que, depuis la mort de ses parents, Simon ait manqué de stabilité. Il a été hébergé par l'un, puis par l'autre... avant que je prenne la décision qu'il viendrait habiter ici et n'en bougerait plus. Il sait qu'il est désormais chez lui à Dreghorne.

— Pauvre petit Simon !

Le duc fronça les sourcils.

— Vous m'étonnez, mademoiselle Watson ! Je ne vois pas en quoi mon neveu est à plaindre.

— Savez-vous qu'on lui refuse tout ce qu'il demande ? Par exemple, il n'a pas le droit de monter à cheval ! On lui propose seulement de tourner au pas sur un poney qu'un garçon d'écurie tient par les rênes !

— Est-ce possible ?

— Mais oui. De plus, je trouve qu'il est très mal nourri. J'ai découvert ce soir qu'on ne lui donnait pour dîner que du lait et du pain. Cet après-midi, si vous n'aviez pas insisté pour qu'il ait de la limonade, je suis sûre qu'il n'aurait eu droit qu'à un verre d'eau.

— J'ai peine à le croire.

— C'est pourtant ainsi.

— Du lait et du pain en guise de dîner... murmura Darcy avec stupeur. Il n'était pourtant pas puni !

— Il est puni en permanence parce qu'il a le malheur d'exister.

Kasia sourit.

— Mais je peux vous dire qu'il a fait honneur à l'excellent dîner

que l'on m'a apporté et que je lui ai proposé de partager avec moi !

— Moi qui étais absolument persuadé que Simon était bien traité ! Ce que vous m'apprenez, mademoiselle Watson, me laisse pantois !

Le duc rejeta ses cheveux en arrière d'un air perplexe.

— Je dois admettre que vous avez su l'apprivoiser. Etes-vous prête à rester à Dreghorne et à transformer cet enfant — que l'on m'a décrit comme un monstre —, en un être courtois et civilisé ?

— Oh ! avec moi, il est charmant.

— Incroyable... Ecoutez, mademoiselle Watson, je peux seulement vous prier de m'excuser pour vous avoir parlé comme je l'ai fait avant de comprendre de quoi il retournait. Je m'aperçois que votre influence est précieuse, et je vous serais très reconnaissant de bien vouloir continuer à vous occuper de mon neveu de manière à faire de lui, comme je viens de le dire, un être courtois, civilisé, et suffisamment instruit pour pouvoir entrer à Eton lorsqu'il en aura l'âge.

Kasia préféra demeurer silencieuse. Comment aurait-elle pu prendre l'engagement de veiller sur les études de Simon jusqu'à ce qu'il aille à Eton ?

— Je suis consumé de curiosité ! reprit le duc. Qui êtes-vous donc ? Une fée envoyée pour remettre mon neveu dans le droit chemin ?

Kasia ne put s'empêcher de rire.

— Je vous en prie !

— Je vous trouve si différente des autres femmes...

Cette fois, la jeune fille rougit et s'empressa de détourner la conversation.

— Si vous voulez bien me laisser la liberté de m'occuper de Simon comme je l'entends, je suis sûre que je réussirai très vite à transformer le prétendu monstre en un petit garçon adorable.

— Je me demande si je ne rêve pas. Comment est-il possible qu'une femme aussi jeune et aussi belle puisse être en même temps aussi sensée et aussi intelligente ?

Cette fois, Kasia ne se froissa pas et son rire cristallin retentit de nouveau.

— C'est le plus joli compliment que l'on m'ait jamais fait.

— Vraiment ? Pourtant, si vous avez vécu à Londres, on a dû vous faire de nombreux compliments.

La jeune fille ne répondit pas.

— D'où vient la robe que vous portez ? demanda brusquement Darcy.

Kasia hésita pendant une fraction de seconde.

— C'est un... euh, je veux dire que c'est une amie qui m'en a fait cadeau, répondit-elle enfin.

— Je l'aurais parié ! s'exclama le duc.

Kasia se demanda pourquoi il la regardait avec autant d'ironie.

— Etant donné votre position et la mienne, milord, s'entendit-elle déclarer, je me rends compte que vous avez le droit de me poser toutes les questions que vous voulez. J'essaierai de satisfaire votre curiosité dans la mesure du possible. Toutefois, je vous demande instamment de me permettre de garder mes secrets le temps que... que je le jugerai nécessaire.

— Ah ! parce que vous reconnaissez avoir des secrets !

Il la fixa, les yeux rétrécis.

— Vous vous cachez ! Vous cherchez à échapper à quelqu'un... Je me trompe ?

Kasia sursauta. Le duc se montrait beaucoup trop perspicace...

— Je... je vous en prie, milord... balbutia-t-elle. N'insistez pas.

Le duc hocha la tête.

— Très bien, mademoiselle Watson. Vous avez gagné... Vous avez désormais carte blanche pour mener l'éducation de Simon à votre guise. Et nous verrons...

— Merci. Et maintenant, au lieu de parler de moi — ce que je trouve passablement ennuyeux —, si nous parlions un peu de vous ?

Un peu plus tard, en se remémorant l'étonnante conversation qu'il avait eue avec la gouvernante de Simon, Darcy se demandait s'il n'avait pas rêvé. Mlle Watson lui avait dit : « Et maintenant, si nous parlions un peu de vous ? »

Vous, l'homme, avait-il pensé avec ironie... N'avait-il pas l'habitude de voir les femmes papillonner autour de lui comme autant de phalènes autour d'une lanterne ? Cette fois, cependant, il s'était trompé...

Cette jeune et trop jolie gouvernante ne s'intéressait pas à lui personnellement. Elle voulait seulement en savoir plus sur la guerre t lui avait posé mille questions au sujet des batailles auxquelles il avait participé. Puis elle lui avait demandé son opinion concernant la situation politique dans les différents pays d'Europe...

Elle était si intelligente et tellement au fait de l'actualité que le duc avait eu l'impression de discuter avec un diplomate !

Et pas une fois — non, pas une ! — il n'avait remarqué dans le regard de son interlocutrice cette invite qu'il lisait si souvent dans les yeux des jolies femmes...

« Je me demande si tout cela n'était pas un songe ! » se dit-il en se mettant au lit.

Kasia se réveilla de très bonne heure. Elle mit son élégante amazone en velours gris-bleu et alla réveiller Simon.

Dix minutes plus tard, ils traversaient les pelouses au pas de course en direction des communs.

— Je pourrai monter Princesse, mademoiselle Watson ? demanda Simon. Vraiment ?

— Je vous le promets.

Il était si tôt qu'il n'y avait encore personne aux écuries, à l'exception des deux palefreniers qui étaient de garde pendant la nuit. Sans faire la moindre difficulté, ceux-ci préparèrent aussitôt les chevaux que Kasia désigna.

Elle aurait volontiers monté l'un des jeunes pur-sang que le duc avait fait récemment acheter, mais elle jugea que le moment était mal choisi.

« Ce ne serait pas raisonnable : un cheval trop fougueux risquerait de communiquer sa nervosité à Princesse. »

Après avoir aidé Simon à se mettre en selle, elle monta à son tour à cheval.

— Nous allons d'abord marcher au pas dans ce pré, dit-elle au petit garçon. Sans trop insister, car elle ne voulait pas le rebuter, elle lui donna quelques indications sur la manière de tenir les rênes. Puis, voyant qu'il avait tout naturellement une bonne position à cheval, elle mit sa monture au trot. Princesse suivit...

— C'est très amusant, mademoiselle Watson ! s'écria Simon.

Son petit visage était tout rose de plaisir.

— Je vous l'avais bien dit ! cria Kasia. Vous sentez-vous de taille à faire une petite promenade dans les bois ?

— Oh, oui, mademoiselle Watson !

Ils quittèrent le pré et, après avoir traversé le parc, arrivèrent dans la forêt. Kasia, qui ne connaissait pas encore les alentours du château, prit soin de s'orienter en prenant quelques points de repère.

« Si nous nous égarions dans les bois le premier jour, ce serait un bien mauvais point pour moi ! » pensa-t-elle. « Mieux vaut ne pas quitter les grandes allées... Une autre fois, nous nous aventurerons en sous-bois. »

— Je peux monter à cheval ! s'exclama Simon en se redressant sur sa selle. Vous voyez, mademoiselle Watson ? Je peux !

Il se pencha pour caresser l'encolure de la petite jument grise.

— Tout cela, c'est grâce à toi, ma belle Princesse !

Un peu confus, il se tourna vers Kasia.

— C'est surtout grâce à vous, mademoiselle Watson.

La jeune fille sourit.

— Votre oncle sera fier de vous.

Estimant qu'il valait mieux ne pas trop prolonger l'expérience le premier jour, Kasia ne tarda pas à prendre le chemin du retour par une allée parallèle à celle qu'ils avaient suivie jusqu'à un rond-point. Elle ne fut pas autrement surprise en voyant la silhouette d'un cavalier se profiler au loin.

— Voici votre oncle, Simon. C'était bien le duc, en effet...

« Quel cavalier exceptionnel ! » pensa Kasia, soudain étrangement émue. Tout haut, elle dit à Simon :

— Allez à sa rencontre pour qu'il voie comme vous vous tenez bien à cheval.

Sans se faire prier, Simon mit Princesse au petit trot et partit en avant.

Délibérément, la jeune fille retint sa monture et ne rejoignit les deux cavaliers que quelques minutes plus tard.

— ... oui, je te félicite, Simon ! était en train de dire le duc. Je peux t'assurer que si ton père était encore là, il serait fier de toi.

— Mlle Watson dit que je suis trop grand pour monter un poney tenu en longe.

— Elle a tout à fait raison.

Le duc se tourna vers Kasia. Leurs yeux se rencontrèrent et la jeune fille sentit les battements de son cœur s'accélérer follement.

— Attendez-moi ici, s'il vous plaît, mon oncle, dit Simon. Je vais aller tout seul jusqu'à ce grand hêtre, et vous verrez que je suis capable de diriger Princesse.

— Voyons cela !

Pendant que le petit cavalier se portait jusqu'au point qu'il avait indiqué, Darcy adressa un sourire contrit à Kasia.

— J'avoue à ma grande honte que j'avais laissé à un garçon d'écurie la tâche de mettre Simon à cheval. Il a dû craindre un accident et s'est contenté de le faire tourner en rond sur un poney...

Kasia éclata de rire.

— Ce n'est pas entièrement votre faute. Vous savez, il y a beaucoup de gens bêtes dans ce vaste monde !

— Si vous me comptez au nombre de ceux-ci, je serais très vexé.

— Oh, personne ne pourrait dire que vous êtes stupide, milord ! Disons plutôt que vous ne savez pas comment vous y prendre avec les enfants.

— J'en ai été pourtant un moi-même.

— Et je pense que vous deviez être un petit garçon assez insupportable.

Cette fois, ce fut Darcy qui éclata de rire. La nouvelle gouvernante était étonnante... Non seulement elle ne le craignait pas, mais elle le traitait en égal !

Dès le premier coup d'œil, il s'était rendu compte que c'était une cavalière accomplie, habituée à monter d'excellents chevaux.

« Et elle porte une amazone à la dernière mode ! Je parie que ses vêtements sont signés par les meilleurs couturiers de Londres ! Décidément, cette Mlle Watson m'intrigue de plus en plus ! »

Et pour la centième fois peut-être, le duc se demanda ce que cette jeune fille si jolie et si élégante était venue faire à Dreghorne.

Une fois de retour au château, Kasia et Simon prirent ensemble leur petit déjeuner.

— Si nous allions maintenant voir la galerie de portraits ? proposa la jeune fille.

Simon ne se fit pas prier. Il n'oublia même pas d'emporter son cahier pour noter les éventuelles réparations... Celles-ci ne manquaient pas ! La plupart des tableaux étaient à nettoyer et, de plus, le cadre de certains était très abîmé.

Oubliant qu'il avait juré de ne plus jamais toucher à un crayon, Simon prenait des notes consciencieusement.

Kasia lui raconta quelques anecdotes amusantes au sujet des artistes. Cela le passionna à un tel point qu'il lui posa ensuite de nombreuses questions concernant la peinture.

Ils se rendirent ensuite dans la vaste bibliothèque du château.

— Que de livres ! s'exclama Kasia avec enthousiasme.

— Je déteste lire, grommela Simon.

— Oh, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas moi qui vous forcerai à ouvrir un livre ! prétendit la jeune fille.

— Je l'espère bien.

— Vous souvenez-vous de l'histoire que je vous ai racontée hier ?

— A propos de Guillaume le Conquérant ?

— C'est cela. Je me demande si l'on pourrait trouver un portrait de Guillaume le Conquérant dans l'un de ces livres... Après tout, c'était notre premier grand roi !

Voyant que Simon apparaissait intéressé, elle ajouta :

— A celui qui trouvera le portrait de Guillaume le Conquérant le premier ! Le prix...

— Oh ! Parce qu'il y aura un prix ?

— Oui, une pièce de quatre *pence* !

L'intérêt de Simon s'accrut encore. Avec adresse, Kasia dirigea les recherches de l'enfant vers les albums où elle était sûre que figuraient des gravures représentant les rois d'Angleterre au cours des siècles.

— Je l'ai trouvé ! s'exclama Simon. Mademoiselle Watson, j'ai trouvé un portrait de Guillaume le Conquérant !

— Bravo ! Voici la pièce de quatre *pence* promise. Vous pourrez la dépenser tout à l'heure avec le reste de votre argent de poche, quand

nous irons faire des courses.

Après le petit déjeuner, la jeune fille était allée voir M. Bennett. Ce dernier avait accepté sans faire la moindre difficulté de remettre chaque semaine à Simon six *pence* d'argent de poche.

Kasia en avait profité pour demander au secrétaire de bien vouloir donner des ordres pour faire atteler la petite carriole en osier qu'elle avait vue dans une remise près des écuries.

— J'ai l'intention de me rendre au village en fin de matinée avec M. Simon, avait-elle expliqué.

M. Bennett avait paru surpris.

— Dans cette petite voiture tirée par un poney ? Mais vous pouvez demander une calèche et un cocher, mademoiselle Watson.

— Je vous remercie, mais je pense qu'il sera plus amusant de prendre la carriole en osier. Je la conduirai moi-même et M. Simon voudra sûrement essayer de la mener, lui aussi.

Le secrétaire avait souri.

— Mademoiselle Watson, je commence à me demander si vous n'êtes pas un peu sorcière ! Depuis votre arrivée, M. Simon est transformé !

— Une sorcière ? J'espère bien que non ! C'est que je n'ai aucune envie de finir sur un bûcher !

— Cela ne risque pas d'arriver, avait répondu M. Bennett en riant. Ces temps-là sont loin, heureusement !

Kasia, qui avait eu l'habitude de se promener avec sa gouvernante dans le même genre de petite voiture en osier lorsqu'elle était enfant, partit avec Simon vers onze heures du matin pour le village.

— Nous avons tout notre temps, dit-elle au petit garçon. Le majordome m'a dit que votre oncle avait demandé que nous déjeunions avec lui à une heure.

Simon fit la grimace.

— J'aurais préféré déjeuner seul avec vous.

Chemin faisant, la jeune fille demanda à Simon de noter sur un carnet les objets dont elle voulait faire l'emplette.

— Voyons... Il me faut du savon, une brosse à dents, des épingles à cheveux et un mètre de ruban rose.

Sans songer à protester, Simon écrivit sous sa dictée.

— Et vous, qu'allez-vous acheter avec votre argent de poche ? demanda la jeune fille.

— Des bonbons !

Tous les villageois avaient dû entendre parler du petit indiscipliné... Aussi, un peu plus tard, pendant que la marchande

enveloppait les achats que venait de faire Kasia, cette dernière demanda à Simon :

— Voulez-vous faire pour moi l'addition de toutes mes emplettes, s'il vous plaît, Simon ?

Craignant qu'il ne refuse devant la commerçante, elle lui adressa un coup d'œil entendu. L'enfant comprit aussitôt qu'il devait au moins feindre d'aligner quelques chiffres. A la grande surprise de Kasia, il ne fit pas d'erreur...

— Merci beaucoup, Simon, dit-elle en souriant. Me voilà maintenant bien encombrée avec tous ces paquets... Puis-je vous demander d'ouvrir mon sac pour y prendre mon porte-monnaie et régler ce que je dois, s'il vous plaît ?

Le petit garçon s'exécuta. Il compta l'argent et le remit pièce par pièce à la marchande.

Quelques instants plus tard, quand ils se retrouvèrent dans la carriole en osier, Kasia félicita Simon.

— Vous avez très bien su jouer la comédie. Maintenant, tout le monde va penser que vous connaissez l'arithmétique et que je suis une bonne gouvernante ! Merci !

Simon éclata de rire.

— Comme c'est amusant !

— Vous vous êtes fort bien conduit. Et maintenant, j'ai une surprise pour vous.

— Une surprise ? demanda l'enfant dont les yeux se mirent à briller.

— Une grande surprise...

— Oh, dites vite, mademoiselle Watson !

— Figurez-vous que M. Bennett vient de m'apprendre que votre Nanny habite un cottage au bout du village depuis quinze jours !

— Nanny !

— Aimeriez-vous lui rendre visite ?

Les yeux du petit garçon se mouillèrent de larmes.

— Ma chère Nanny... Oh, oui, vous pensez bien ! Je voudrais tant la voir !

Lorsque Kasia avait parlé de la Nanny de Simon à M. Bennett, ce dernier avait paru étonné.

— Je trouve surprenant que vous me posiez cette question, mademoiselle Watson. Figurez-vous que, justement, elle m'a écrit il y a environ trois semaines...

— Oh ! Quelle bonne nouvelle !

— Si l'on peut dire... Elle m'apprenait qu'elle était désespérée et ne savait plus vers qui se tourner. Figurez-vous que l'une des tantes de M. Simon l'avait congédiée et laissée sans la moindre pension.

— Comment est-ce possible ?

— Un oubli, vraisemblablement... Quoi qu'il en soit, après avoir vécu pendant quelque temps sur ses maigres économies, cette pauvre femme se trouvait soudain réduite à la misère... Il ne lui restait plus qu'à aller terminer ses jours à l'hospice.

— C'est terrible !

— Je n'ai pas jugé utile de parler de ce problème à milord car je savais qu'il m'aurait conseillé de faire pour le mieux. J'ai donc offert à la Nanny de M. Simon un cottage dans le village...

— Oh ! Elle va donc venir à Dreghorne ?

— Elle y est installée depuis quelques jours.

— Et M. Simon n'est pas au courant ?

M. Bennett parut mal à l'aise.

— Je n'ai pas jugé le moment favorable. Voyez-vous, un nouveau précepteur venait d'arriver. Au début, il semblait très sûr de lui et j'espérais qu'il réussirait à se faire obéir par M. Simon. Je me disais que si cette femme s'installait au château, elle voudrait se mêler de l'éducation de M. Simon...

Kasia ne répondit pas. Mais elle n'en pensait pas moins...

Malgré toute sa bonne volonté, M. Bennett ne s'était pas montré beaucoup plus perspicace que les autres pour comprendre Simon ! Cet enfant avait surtout besoin de tendresse... Depuis la mort de sa mère, personne n'avait su trouver les mots qu'il fallait pour lui parler. Il avait eu l'impression que tous ceux qui l'entouraient lui voulaient du mal... Alors — et quoi de surprenant ? —, il les avait traités en ennemis.

« Quel gâchis ! » pensa Kasia. « Il aurait simplement suffi de lui témoigner un peu d'affection pour que son comportement change immédiatement. »

Et au moment où il aurait eu le plus besoin d'elle, on lui avait enlevé sa Nanny !

Kasia arrêta la carriole devant un petit cottage au toit de chaume construit au milieu d'un jardin débordant de roses et d'œillets. Cette maisonnette était bien jolie, mais elle l'aurait été davantage si elle avait été repeinte et si l'on avait remplacé les vitres fêlées des fenêtres. Simon sauta en bas de la petite voiture.

— Je peux aller frapper ?

— Mais oui. Pendant ce temps je chercherai quelqu'un pour surveiller le poney.

Celui-ci ne semblait pas avoir l'esprit aventureux et semblait beaucoup plus intéressé par l'herbe verte des talus. Kasia était presque sûre qu'il serait resté à proximité du cottage...

« Mais on ne sait jamais ! » pensa-t-elle en appelant un enfant qui jouait dans un jardinet juste en face.

— Je vous donnerai deux *pence* si vous surveillez mon poney pendant que je rends une visite à la dame qui habite ce cottage, lui dit-elle. Je peux compter sur vous ?

— Vous pensez bien que oui, madame !

— Laissez-le manger l'herbe du talus, mais veillez à ce qu'il ne s'éloigne pas.

— Très bien, madame !

Kasia traversa le jardinet et, comme la porte du cottage était ouverte, jeta un coup d'œil discret à l'intérieur.

Simon était dans les bras d'une vieille femme au chignon blanc.

— ... tous si méchants, Nanny ! Ils ne voulaient rien me laisser faire ! Et quand je me suis sauvé pour essayer de vous retrouver, ils m'ont dit qu'ils me battraient si je recommençais.

— Oh, monsieur Simon !

— J'ai tant pleuré ! Je leur ai dit que j'étais malheureux sans vous, je les ai suppliés d'aller vous chercher, mais ils n'ont rien voulu entendre.

A ce moment-là, Kasia frappa à la porte. Nanny regarda avec surprise la nouvelle arrivante.

— Voici ma nouvelle gouvernante, Nanny, dit Simon. Elle est très gentille. Elle me raconte des histoires — exactement comme vous le faisiez autrefois...

La vieille femme, qui s'était assise, voulut se lever.

— Je vous en prie, ne bougez pas, Nanny ! s'empressa de dire Kasia. Je sais combien vous manquez à Simon. Me permettez-vous de demander à milord si vous pouvez venir vivre au château ?

— J'en serais si heureuse ! soupira la vieille femme. Mais ils ont dit que M. Simon était trop grand pour avoir une Nanny.

— Ah, bon ? Et moi je dis qu'il est trop petit pour ne pas avoir de maman, fit simplement Kasia.

Lorsqu'ils regagnèrent le château, Kasia dut insister pour que Simon se brosse les cheveux et se lave les mains avant de descendre dans la salle à manger.

— Si vous voulez que votre Nanny vienne habiter ici, il faut obtenir la permission de votre oncle. Autant bien le disposer à votre égard.

— Vous avez raison, mademoiselle Watson ! s'écria Simon qui, pour faire bonne mesure, se lava également le visage.

— Attention à ce que vous lui direz ! Surtout, ne racontez pas que

nous avons passé la matinée à nous amuser... Il faut qu'il soit persuadé que je vous fais étudier.

Simon adressa un sourire complice à la jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle Watson. Je lui dirai que vous m'avez enseigné une quantité de choses intéressantes.

Ce qui était la vérité... même si le petit garçon n'en était pas conscient. Il avait appris les noms de plusieurs peintres célèbres, il avait écrit et même fait une addition, il avait dû ouvrir des livres pour trouver un portrait de Guillaume le Conquérant...

Dès les hors-d'œuvre, Simon demanda poliment l'autorisation de parler.

— Qu'as-tu de si important à me dire ? demanda le duc en souriant.

— Que je suis très heureux d'avoir retrouvé ma Nanny.

Darcy adressa un coup d'œil interrogateur à Kasia qui lui apprit comment la Nanny de Simon avait été renvoyée, s'était retrouvée sans la moindre pension... et après avoir écrit à M. Bennett, avait enfin pu venir s'installer dans l'un des cottages libres du village.

— J'ignorais cela ! s'exclama le duc.

— Si j'ai pu enfin la revoir, c'est bien grâce à Mlle Watson ! s'exclama Simon. J'aime tant ma Nanny!

— Elle serait prête à venir vivre au château... si vous le permettez, naturellement, déclara Kasia. Le duc esquissa un sourire.

— Comment pourrais-je dire « non » ?

— Pourquoi refuseriez-vous ? demanda la jeune fille. Sa Nanny représente tant pour Simon !

— Je voudrais que Nanny vive ici avec moi et qu'elle ne me quitte plus jamais, dit Simon. Je ne veux pas non plus que Mlle Watson s'en aille.

— Mais je n'en ai aucune intention ! s'exclama Kasia en riant.

— Très bien ! conclut le duc. J'envverrai une voiture chercher Nanny cet après-midi.

— Merci, mon oncle ! s'écria Simon.

— Merci, milord, dit Kasia. J'espérais bien que vous accepteriez.

— Avais-je le choix ? murmura Darcy avec indulgence. Vous savez si bien plaider votre cause, tous les deux...

Simon était tellement heureux à la perspective de retrouver sa Nanny qu'il se montra le plus agréable des convives. Kasia et le duc discutaient avec animation et il n'hésitait pas à se mêler à la conversation lorsqu'on s'adressait à lui.

Le duc riait souvent. Ce qui n'empêchait pas la jeune fille de penser qu'il devait s'ennuyer horriblement à la campagne, avec pour toute compagnie celle d'une gouvernante et d'un enfant de sept ans.

« Il doit se dire qu'il s'amuserait davantage à Londres au milieu de jolies femmes — lady Julie entre autres ! » Après le dessert, Darcy les invita de nouveau à prendre le thé avec lui.

— Je demanderai qu'on le serve un peu plus tard qu'hier car j'ai promis de me rendre dans quelques fermes.

— Oh ! j'aimerais tant voir les petits agneaux ! s'exclama Simon.

— Si tu veux, tu peux m'accompagner avec Mlle Watson, proposa le duc. Et pendant que je discute avec les fermiers, tu iras caresser les agneaux ou les veaux.

— Quelle bonne idée !

Taquin, Darcy ajouta :

— Mais cet après-midi, Mlle Watson avait peut-être prévu de rester enfermée avec toi dans la salle d'étude pour te faire étudier.

— Simon a besoin d'être mis au courant de la vie à la campagne, milord, s'empressa de dire Kasia. Cela fait partie d'une bonne éducation.

— J'ai trouvé tout seul le portrait du roi Guillaume le Conquérant dans un livre ! déclara Simon avec fierté. Mlle Watson m'a donné une pièce de quatre *pence* comme récompense.

— Mais c'est de la corruption ! fit le duc à mi-voix.

— Pas du tout, milord. Pour Simon, cette petite pièce était aussi importante que la couronne de lauriers dont on ceignait le front du vainqueur des jeux Olympiques...

De nouveau, le duc éclata de rire.

Après déjeuner, ils quittèrent le château dans un élégant phaéton aux armes du duc. Darcy menait lui-même son attelage de quatre pur-sang noirs. Du bout de son fouet, il désigna un vieux moulin.

— Il ne fonctionne pas depuis plusieurs années, ce que je trouve fort dommage. J'ai donc donné des ordres pour qu'il soit réparé, et ensuite j'engagerai un meunier.

— Je voudrais bien voir comment on moule le grain, dit Simon avec intérêt.

Le duc leur montra ensuite l'ancien champ de courses qui disparaissait maintenant sous les mauvaises herbes.

— J'ai l'intention de le réaménager d'une manière très moderne. Et j'organiserai alors de grandes courses à Dreghorne.

— Et cette tour, là-bas ? demanda Simon.

— C'est une tour de guet très ancienne. Elle est en fort mauvais état et les architectes m'ont dit qu'elle pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre. Par prudence, ne vous en approchez pas avant qu'elle ne soit — elle aussi — restaurée.

Simon paraissait très intéressé.

— Il y avait des soldats dans la tour de guet ?

— Des archers, je suppose. Si un ennemi s'approchait, ils tiraient...

— Avec un arc et des flèches, expliqua Kasia qui craignait que l'enfant ne sache pas ce qu'était un archer.

— Lorsque j'étais enfant, je me souviens qu'il y avait chaque année à Dregborne un concours d'archers, reprit le duc. Il serait facile de faire revivre cette coutume.

— Mon père m'avait appris à utiliser un arc, déclara Kasia. Cela me plaisait beaucoup... Il faudrait acheter un arc à Simon, je crois que cela l'amuserait aussi.

Cette idée parut passionner l'enfant.

— Oh, oui ! Mais sur qui pourrais-je donc lancer mes flèches ?

— Sur une cible et rien d'autre, déclara Darcy d'un ton sans appel. Et lorsque tu réussiras à en toucher le centre, tu recevras un prix.

— Oh, je vous en prie, mon oncle, permettez-moi d'avoir un arc et des flèches, supplia Simon. Je voudrais gagner des prix pour avoir une quantité d'argent à dépenser dans les magasins !

— Vous avez déjà eu votre argent de poche, lui rappela Kasia.

Le petit garçon parut confus.

— Oh, oui ! C'est vrai !

— M. Bennett m'a appris que Simon n'en recevait jamais jusqu'à ce que vous mettiez bon ordre à tout cela, mademoiselle Watson, dit le duc. J'aurais dû y songer moi-même...

Kasia sourit.

— Ne prenez pas cet air contrit, milord ! Comme vous n'avez pas encore d'enfants, vous ne pouvez pas penser à de semblables détails.

Après une pause, elle ajouta :

— Mais je trouve que les personnes qui ont reçu Simon avant que vous ne vous chargiez de lui se sont comportées d'une manière très mesquine.

— Je suis entièrement de votre avis.

Le duc frissonna.

— Il n'y a rien de plus répugnant que les gens mesquins, les gens intéressés...

Kasia frissonna à son tour. Cette conversation qui tournait autour de l'argent venait soudain de lui rappeler l'existence de lord Stefelton.

— A quoi pensez-vous ? lui demanda Darcy. A quoi ? Ou bien à qui ?

Elle lui adressa un regard surpris.

— Comment avez-vous deviné que je pensais à quelqu'un ?

— Parce que vos yeux sont très expressifs, mademoiselle Watson. Expressifs à un tel point que je peux lire vos pensées.

— J'espère bien que non.

— Pourquoi ?

— Parce que mes pensées ne sont pas toujours roses...

— Dites !

Comme il n'y avait pas de réponse possible, la jeune fille demeura silencieuse.

Ce fut seulement sur le chemin du retour que le duc déclara :

— J'aimerais que vous dîniez avec moi ce soir, mademoiselle Watson.

— Je ne pense pas que ce serait très correct, milord.

— Vous avez raison... Oh, j'ai une idée ! Nous allons dîner tous ensemble. Je dirai au majordome de préparer la table pour trois sous prétexte que je veux m'assurer que mon neveu est nourri correctement.

— Simon a l'habitude de dîner à sept heures. N'est-ce pas trop tôt pour vous, milord ?

— Bah ! nous sommes à la campagne...

— Je serais très content de dîner avec vous, mon oncle, déclara Simon. Le repas sera sûrement meilleur que le pain et le lait qu'on me force à avaler comme si j'étais toujours un bébé.

Le duc parut amusé.

— Ne t'inquiète pas, tu feras un excellent dîner, mon garçon. Promis !

— Merci, mon oncle.

— Mais attention, ne mange pas trop si tu ne veux pas devenir aussi gras qu'un petit cochon !

Simon éclata de rire.

— Bah ! si je monte Princesse tous les jours, je resterai aussi mince que vous, oncle Darcy.

Kasia se demanda pourquoi le duc se donnait tant de mal pour organiser ce dîner avec son neveu et la gouvernante de ce dernier.

« Il s'ennuie, voilà tout... Alors il pense que n'importe quelle compagnie vaut mieux que pas de compagnie du tout. »

6.

Une fois son petit déjeuner terminé, Simon se leva de table.

— Il faut que j'aille préparer avec M. Bennett les gages des domestiques, dit-il d'un air important.

Kasia lui sourit.

— C'est très gentil de votre part. Vous l'avez déjà beaucoup aidé hier.

— Où vous trouverai-je quand j'aurai fini ? demanda le petit garçon.

— Dans le salon à musique.

— A tout à l'heure !

Après avoir embrassé la jeune fille sur la joue, Simon quitta la salle à manger. A peine la porte s'était-elle refermée sur lui que le duc

se tourna vers Kasia.

— Simon aiderait Bennett à préparer les gages des domestiques ?
Ai-je bien entendu ?

— Parfaitement, milord.

— Que signifie cette histoire ?

Kasia ne put s'empêcher de rire.

— J'étais sûre que vous trouveriez cela étrange... J'ai remarqué que votre neveu qui, jusqu'à présent, n'a jamais eu un sou à sa disposition, semblait s'intéresser aux chiffres. J'ai donc suggéré qu'il aide M. Bennett à compter les appointements du personnel ainsi que ceux des ouvriers qui effectuent des réparations au château... Il s'agit d'un gros travail : vous employez tant de monde en ce moment !

Voyant que le duc paraissait toujours très surpris, elle enchaîna :

— M. Bennett paie chaque personne en liquide. Cela signifie qu'il faut mettre dans chaque enveloppe le compte exact. Apparemment, Simon a parfaitement maîtrisé le système. Il est très rapide et ne se trompe jamais.

— Mais c'est de l'arithmétique !

— Ne le lui dites surtout pas ! Il ne s'en doute guère...

— Mademoiselle Watson, vous êtes étonnante !

— Ne vous moquez pas de moi, milord ! Sinon je n'oserai pas poursuivre...

— Continuez, je vous en prie !

— Je me suis souvenu avoir lu que les musiciens étaient souvent de bons mathématiciens. Hier, je me suis mise au piano et j'ai interprété quelques morceaux très courts. Figurez-vous que votre neveu a tout de suite retenu les mélodies et a pu les jouer d'un doigt ! N'est-ce pas surprenant ?

— En effet. Mais depuis votre arrivée au château — voici maintenant une semaine —, vous ne cessez de me surprendre, mademoiselle Watson.

— Une semaine ? Déjà ? Comme le temps passe vite ! J'ai peine à le croire...

— Moi aussi. Oui, moi aussi...

D'une voix empreinte de gravité, Darcy déclara à brûle-pourpoint :

— J'ai à vous parler, mademoiselle Watson.

Leurs regards se rencontrèrent. Soudain, ils semblaient ne plus avoir besoin de mots pour s'exprimer tant leurs yeux étaient éloquentes... A ce moment-là, la porte s'ouvrit et le majordome entra.

— Milord, l'entrepreneur vient d'arriver. Il dit que vous l'avez fait demander.

— C'est exact. Conduisez-le dans mon bureau et dites-lui que

j'arrive tout de suite.

— Bien, milord.

Le duc termina son café et se leva.

— Mieux vaut remettre la conversation que je voulais avoir avec vous à plus tard. Je crains de ne pas être de retour à midi, car je dois emmener cet entrepreneur dans une ferme : la maison d'habitation est en si mauvais état que je crois qu'il vaudrait mieux la démolir pour en reconstruire une neuve.

— Simon et moi déjeunerons donc seuls ! C'est bien dommage... Mais j'espère que vous serez là pour le thé.

— Oh, certainement ! Quels sont vos projets pour la journée ?

— En début d'après-midi, nous ferons une promenade à cheval. Simon est ravi que vous lui ayez donné l'autorisation de monter Dragonfly.

— C'est un cheval aussi tranquille que Princesse mais beaucoup plus rapide.

— Je veux bien le croire ! Cette brave Princesse n'est jamais si heureuse que lorsqu'elle peut aller au pas sur des rênes longues, de manière à arracher au passage les herbes qui lui paraissent appétissantes.

De nouveau, leurs regards se rencontrèrent, s'accrochèrent... Soudain le duc parut sur le point de dire quelque chose, puis il changea d'avis et se dirigea vers la porte.

— A tout à l'heure !

Restée seule, Kasia laissa échapper un petit soupir déçu. Elle avait pris l'habitude, ainsi que Simon, de retrouver le duc à l'heure des repas. Tous les trois discutaient avec animation et leur conversation était souvent ponctuée de grands éclats de rire. Malgré cela, la jeune fille demeurait lucide... Elle pensait que le duc ne tarderait pas à se lasser de la compagnie d'une simple gouvernante et d'un petit garçon !

Pourtant cela ne semblait pas être le cas...

« Pas encore... » pensa-t-elle en laissant échapper un petit soupir.

Dragonfly était un bel alezan à la longue crinière blonde et au regard très doux.

— Il ira plus vite que Princesse ? Vraiment ? demanda Simon au responsable des écuries.

Ce dernier éclata de rire tout en le hissant sur la selle.

— Vous irez comme le vent avec Dragonfly, monsieur Simon.

Selon la routine établie dès le premier jour, ils firent un tour dans le pré avant de traverser le parc et de se diriger vers les bois.

— J'ai hâte d'arriver dans la longue allée sablée pour mettre

Dragonfly au galop ! s'exclama Simon.

— Nous y serons bientôt, rétorqua la jeune fille en souriant.

L'un derrière l'autre, ils suivaient maintenant un sentier étroit qui serpentait à travers champs. Au moment où ils traversaient un bosquet, deux hommes surgirent de derrière un buisson. Avant que Kasia ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, ils avaient saisi son cheval par la bride.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle avec surprise.

— Tu le sauras bien assez tôt ! rétorqua l'un des hommes d'une voix rude. Sans cérémonie, l'autre la prit par la taille et la jeta brutalement par terre.

— Au secours ! cria Kasia. Au...

L'un de ses agresseurs lui appliqua un bâillon sur la bouche. Ses hurlements se trouvèrent étouffés. Mais quand elle vit que Simon s'était fait lui aussi jeter en bas de sa monture, elle se débattit de toutes ses forces.

— Oh ! Mais tu vas te tenir tranquille ? s'exclama l'un des hommes en la secouant sans douceur. Puisque tu ne veux pas être sage, eh bien, on va t'attacher, ma belle !

Joignant le geste à la parole, il lui lia les pieds et les mains à l'aide d'une corde. Comprenant que la lutte était par trop inégale, Kasia ne cherchait plus à résister... Que pouvait-elle, en effet, contre deux hommes aussi déterminés ? L'un d'eux la hissa sur son épaule et l'emmena au pas de course. Elle était toujours bâillonnée et ligotée quand il la jeta sur le plancher mal raboté d'une charrette. Quelques instants plus tard, elle devina qu'on jetait Simon près d'elle. Puis la charrette s'ébranla...

Comme il était impossible à la jeune fille de parler, de voir et même de bouger, elle se contenta d'écouter. Mais elle n'entendit rien d'autre que le roulement de la charrette sur un chemin de terre et le pas lourd du cheval de labour qui la tirait.

« Qui sont ces hommes ? Où nous emmènent-ils ? Que veulent-ils ? » se demanda-t-elle avec angoisse. La réponse à ces questions était aisée... Si l'on avait enlevé Simon, c'était pour obtenir une rançon, bien entendu ! Leurs ravisseurs devaient bien se douter que le duc n'hésiterait pas à verser une somme importante pour obtenir la libération de son neveu...

Un enlèvement ? C'était la hantise de sir Roland — même s'il n'en avait jamais rien dit à sa fille unique.

Quelle que soit la demeure où ils se trouvaient, il y avait toujours de faction la nuit, outre un valet de pied, un gardien armé. Et lorsqu'ils voyageaient, sir Roland n'oubliait jamais de glisser un revolver chargé dans sa ceinture.

Car de dangereux brigands rôdaient sur les routes...

Après la guerre, beaucoup de soldats s'étaient retrouvés sans travail à leur retour en Angleterre. Comment subsister dans de telles conditions ? Certains vivaient à la charge de leur famille, d'autres mendiaient, d'autres encore vivaient de rapines... Et quelques-uns étaient devenus de redoutables voleurs de grand chemin. Sous la menace de leurs armes, ils dépouillaient les voyageurs et n'hésitaient pas, si l'occasion se présentait, à pratiquer des enlèvements pour exiger le versement d'une rançon en échange de la libération de leur prisonnier.

Comment réagirait le duc en recevant la demande de rançon ?

Verserait-il aussitôt la somme demandée sans sourciller, ou bien tenterait-il de découvrir la cachette où les bandits avaient enfermé son neveu ?

« Ce serait difficile », songea la jeune fille. « Le domaine est si vaste... Si nos ravisseurs nous cachent bien, le duc n'aura jamais aucune idée de l'endroit où ils nous maintiennent prisonniers. »

La charrette continuait à rouler, cahotée sur les ornières d'un chemin en mauvais état.

L'angoisse et la nervosité de Kasia allaient grandissant. Et lorsque le cheval s'arrêta enfin, elle tremblait de peur...

Un homme la prit sur son dos et elle devina qu'un autre se chargeait de Simon. Les deux bandits gravirent un escalier en colimaçon qui paraissait sans fin.

— Ouf ! grommela celui qui portait Kasia en arrivant en haut.

Et, sans ménagement, il jeta la jeune fille par terre.

— Ce que c'est haut... fit l'autre en jetant à son tour Simon près de sa gouvernante.

Après cela, les deux hommes débarrassèrent leurs prisonniers de la couverture qu'ils leur avaient mise sur la tête, puis de leur bâillon.

L'un d'eux se mit à ricaner.

— Vous pouvez crier tant que vous voulez, personne ne vous entendra !

— On enlève leurs liens aussi ? demanda l'autre.

— Pourquoi pas ? De toute manière, il faut qu'elle écrive la lettre.

Quelques instants plus tard, les bandits défirent les nœuds des cordes qui leur avaient servi à ligoter Kasia et Simon.

Tout en se frottant machinalement les poignets, la jeune fille regarda autour d'elle et s'aperçut qu'ils se trouvaient dans une pièce ronde.

Deux hommes à l'apparence rude se tenaient debout devant elle, les poings sur les hanches.

« Ce ne sont pas des villageois », pensa la jeune fille. « Il suffit de voir leurs vêtements et de les écouter parler pour deviner qu'ils viennent de Londres ou d'une grande ville... »

— Attention avec le gosse ! lança l'un d'eux. Il vaut de l'or !

L'autre éclata de rire.

— Je l'espère bien !

— Bon, on n'a pas de temps à perdre ! Maintenant il faut qu'elle écrive la lettre !

— Oh, j'ai oublié l'encre et le papier en bas. Je descends chercher tout ça...

Déjà, son pas lourd résonnait dans l'escalier. Simon se redressa et regarda d'un air belliqueux le malfaiteur qui était resté avec lui et Kasia.

— Pourquoi nous avez-vous enlevés ? Qui êtes-vous ?

— Si tu crois que je vais te dire comment je m'appelle, mon garçon. Pas si bête !

— Pourquoi nous avez-vous amenés ici ?

— Devine !

— Je vous préviens, mon oncle va être furieux quand il découvrira ce que vous avez fait !

— Furieux ? J'aimerais mieux qu'il s'inquiète, mon garçon.

D'une voix qui, à sa grande surprise, parut très calme, Kasia demanda :

— Je suppose que vus nous avez enlevés pour obtenir une rançon ?

— Oh ! Mais qu'elle est intelligente !

L'homme ricana.

— Par exemple ! Une jolie fille pas bête... C'est très rare ça !

En entendant son complice dans l'escalier, il se tourna vers la porte.

— Te voilà enfin, Bill ? Tu as pris ton temps !

— Ces escaliers me tueront ! Si je dois les monter encore une fois, j'aurai une crise cardiaque, c'est sûr !

Bill s'agenouilla près de Kasia et lui tendit une feuille de papier, une plume et un encrier.

— Dépêche-toi d'écrire, ma belle. Et que ça ne traîne pas, hein ! Le plus vite nous aurons l'argent, le plus vite nous pourrons partir d'ici...

— Mais que... que voulez-vous que j'écrive ? Et à qui ?

— A ton milord, évidemment ! Dis-lui que s'il veut revoir son neveu vivant, il a intérêt à nous verser tout de suite deux mille livres sterling. Et en liquide !

Kasia prit la plume.

— Où vous trouvera-t-il pour vous verser l'argent ?

— Tu me prends pour un imbécile, ma belle ? Dis-lui de placer la rançon devant la porte du vieux moulin.

La jeune fille revit le duc leur montrant du bout de son fouet le vieux moulin qu'il avait l'intention de restaurer.

— Bien... murmura-t-elle.

— Une fois qu'il aura été déposer les deux mille livres sterling au moulin, qu'il fasse hisser un drapeau blanc tout en haut du château. Et surtout, qu'il n'ait pas l'idée d'appeler la police ! Si nous nous apercevons qu'il essaie de jouer au plus malin avec nous, nous vous tuerons tous les deux !

Bill menaça la jeune fille du doigt.

— Tu as entendu ? C'est clair ?

— Oui.

Elle trouva le courage d'ajouter :

— Mais je trouve que vous agissez très mal.

Il ricana.

— Nous agissons très mal ! singea-t-il. Tu l'entends, Jack ?

— Ouais... Ce qui est mal, ma belle, c'est que le duc ait tant d'argent et que nous n'ayons pas un sou ! Voilà ce qui est mal, si tu

veux savoir !

— Pas tant de discours ! coupa Bill. Laisse-la écrire sa lettre. Avec un peu de chance, le duc sera au château et nous apportera tout de suite l'argent.

Il hésita avant de demander:

— Qui ira au château, Jack ? Toi ou moi ?

— Toi !

— Pourquoi pas toi ?

— Parce que c'est toi qui as eu l'idée du rapt, déclara Jack d'un ton triomphant.

Il prit Kasia par l'épaule et la secoua.

— Tu n'as pas encore écrit un mot ? Qu'est-ce que tu attends ?

— Ce n'est pas très commode d'écrire par terre... Auriez-vous une boîte ou une petite table pour que je puisse poser le papier ?

— Elle en fait des manières ! s'exclama Bill.

— Elle a raison. Il faut que la lettre soit bien écrite. Va voir si tu trouves quelque chose en bas.

En grommelant, Bill descendit l'escalier. Kasia en profita pour se tourner vers Simon. A son grand soulagement, elle constata que l'enfant ne semblait pas spécialement effrayé. Il regardait son ravisseur avec de grands yeux stupéfaits — un peu comme s'il n'avait pas encore bien compris ce qui lui arrivait.

Lorsque Kasia lui sourit d'un air encourageant, il murmura :

— C'est une histoire comme dans les livres, mademoiselle Watson.

— Ma foi, oui ! répondit-elle avec un entrain forcé. Et si nous tenons à la vie, nous devons aveuglément obéir à nos ravisseurs.

—Voilà qui est bien dit ! s'exclama Jack. Ta gouvernante parle d'or, mon petit.

— Comment savez-vous que je suis gouvernante ? demanda la jeune fille.

— Si tu crois que je vais te donner des noms ! Pas question... Ça pourrait nous amener de gros ennuis.

Bill remontait l'escalier en soufflant.

— Oh, là, là ! Ce que c'est haut !

Il posa devant Kasia une vieille boîte en bois mangée par les vers.

— Et voilà, ma jolie ! Une table de luxe venue en droite ligne du palais de Buckingham ! Tu ne peux pas te plaindre, cette fois !

Sans répondre, la jeune fille posa la feuille de papier et l'encrier sur la boîte. Quand elle prit la plume, Jack la menaça du doigt.

— Pas de bêtises, hein ! Attention à ce que tu écris, n'essaie pas de jouer au plus fin avec nous. Parce que si tu donnes la moindre indication de l'endroit où nous nous trouvons, tu seras battue à mort !

Et le gosse aussi !

Il avait parlé avec une telle férocité que Kasia frissonna.

— Vous pouvez me dicter la lettre, si vous préférez.

Bill s'impatientait.

— Pas tant de manières ! On perd notre temps en ce moment. Ecoute, ma belle, ce n'est pas compliqué. Tu n'as qu'à dire au duc que tu as été faite prisonnière ainsi que son neveu, et que s'il veut vous revoir vivants, il doit porter une rançon de deux mille livres sterling à la porte du vieux moulin. Dis-lui de se dépêcher parce que vous avez très peur tous les deux.

— Oui, c'est exactement ça qu'il faut écrire, renchérit Jack.

— Très bien, murmura Kasia.

Et elle écrivit :

Milord.

Simon et moi avons été enlevés par plusieurs hommes qui nous gardent prisonniers.

Surtout, ne prévenez pas la police et n'essayez pas de les localiser car nous le paierions de notre vie, votre neveu et moi.

Ils demandent que vous portiez la somme de deux mille livres sterling à la porte du vieux moulin. Pour leur signaler que la rançon a été versée, il vous suffira de hisser un drapeau blanc tout en haut du château.

Dès qu'ils auront touché l'argent, ils nous libéreront.

La jeune fille demeura pendant quelques instants la plume en l'air.

Elle ignorait l'endroit où les avaient amenés leurs ravisseurs, et il lui était par conséquent impossible de donner la moindre piste au duc.

Comme s'il avait deviné ses pensées, Simon s'exclama soudain :

— Je sais où nous sommes ! Dans la tour de guet ! La tour est en mauvais état et risque de s'écrouler ! C'est dangereux... très dangereux !

Les deux hommes se regardèrent avec stupeur.

— Il a deviné où nous l'avons amené ! s'exclama Bill.

Jack haussa les épaules.

— Bah ! Quelle importance ? Une fois que nous aurons l'argent, nous filerons...

Bill crispa les poings d'un air menaçant.

— Mais si le duc fait traîner les choses, nous partirons en vous laissant enfermés ici. Et tant pis pour vous si la tour s'effondre !

Jack se mit à ricaner.

— Ce sera votre tombe !

— Milord nous avait en effet bien recommandé de ne pas nous approcher de cette tour, murmura Kasia.

— Toi, pas de discours, continue à écrire ! Dis au duc que plus vite il nous apportera l'argent, plus vite vous serez libérés. Et que s'il tarde trop, ce sera deux cadavres qu'il retrouvera !

L'anxiété dévorait Kasia à un point tel qu'elle se mordait la lèvre inférieure jusqu'au sang. Elle cherchait par quel moyen faire comprendre au duc où Simon et elle-même étaient retenus prisonniers...

Bill sortit un pistolet de sa poche et le fit sauter dans sa main.

— Dépêche-toi de terminer ta lettre !

L'inspiration vint soudain à la jeune fille. Trempant sa plume dans l'encrier, elle se remit à écrire.

Milord, votre neveu et moi avons très peur... Si vous ne leur remettez pas l'argent, les hommes qui nous ont enlevés sont prêts à tout.

Nous guettons votre réponse avec autant d'impatience que d'angoisse.

Le duc aurait-il assez d'astuce pour deviner que ces mots : *nous guettons votre réponse*, étaient destinés à lui indiquer qu'ils se trouvaient dans la tour de guet ?

« Il ne me reste plus qu'à l'espérer », se dit la jeune fille.

Bill jouait toujours avec son pistolet.

— Alors, ça y est ?

Kasia signa sa lettre et la lui tendit.

— Voici...

Jack s'en empara d'autorité.

— Tu ne sais pas lire, toi ! lança-t-il avec mépris à son compagnon. Avec peine, il se mit en devoir de déchiffrer la lettre à haute voix.

— Ça devrait aller... murmura-t-il. Tout y est, même la signature !

Il tendit le feuillet à Simon.

— Signe aussi, toi ! Dis que tu es mort de frousse !

Le petit garçon se redressa fièrement et planta son regard dans celui du malfaiteur.

— Je n'ai pas peur.

Au lieu de se fâcher, l'homme éclata de rire.

— Ah, les gosses !

Kasia tendit la plume à l'enfant.

— Signez, Simon.

Pendant qu'il s'exécutait, la jeune fille jeta un dernier coup d'œil à la lettre de demande de rançon. Elle pâlit en s'apercevant que, dans son trouble, elle avait signé Kasia Watson au lieu de Kate Watson.

« C'est idiot de ma part... » pensa-t-elle. « Mais au point où nous en sommes, je serais bien sotte de m'inquiéter pour un détail de ce genre... D'ailleurs, avec un peu de chance, personne ne s'apercevra de

rien. »

Ses ravisseurs semblaient n'avoir aucune idée de sa véritable identité.

« S'ils pouvaient deviner qu'ils ont enlevé la fille du richissime sir Roland Ross ! » pensa-t-elle.

— La lettre convient-elle ? demanda-t-elle tout haut. Jack hocha la tête.

— Je crois que tu as expliqué clairement la situation, ma foi. Maintenant, il ne reste plus qu'à espérer que ton maître vienne bien vite déposer l'argent à la porte du moulin.

— J'ai écrit exactement ce que vous m'aviez dit.

— Oui, oui... Ah, j'ai hâte de voir flotter un drapeau blanc tout en haut du château !

Jack ricana.

— Un drapeau blanc ! Mais ça voudra dire qu'il se rend !

— Mon oncle ne se rend jamais ! s'écria Simon. Il combat jusqu'au bout. Il va venir vous tuer.

Bill éclata de rire, tout en remettant son pistolet dans sa poche.

— Qu'il vienne donc ! Nous l'attendons...

Jack tapota sa poche dans laquelle on devinait aussi une arme.

— Oui, qu'il vienne ! Seul contre quatre hommes armés et déterminés, il n'aura pas une chance !

Kasia frémit en pensant que, par sa faute, le duc allait peut-être se précipiter dans la gueule du loup. Déjà, elle regrettait d'avoir essayé de lui donner une indication concernant leur cachette. Elle tenta de se rassurer.

« De toute manière, je doute qu'il comprenne qu'en écrivant : nous guettons votre réponse, je tentais de l'orienter vers la tour de guet. C'est un peu tiré par les cheveux, comme aurait dit ma Nanny ! »

Elle s'étonnait que les bandits ne se soient pas montrés spécialement gourmands pour le montant de la rançon.

« Deux mille livres sterling, ce n'est pas une somme considérable ! Il doit certainement y avoir plus d'argent que cela dans le coffre-fort du château ! »

Jack plia la lettre et la mit dans une enveloppe qu'il tendit à Kasia.

— Maintenant, écris le nom du duc. La jeune fille reprit la plume et traça cette suscription :

A Monsieur le duc de Dreghorne.

Urgent.

— Parfait ! dit Jack en reprenant l'enveloppe. Il se tourna vers son complice.

— Bill, c'est toi qui iras porter ça au château !

Bill fit un bond en arrière et regarda la lettre comme si elle contenait de la dynamite.

— Pourquoi moi ? Pourquoi pas Luke ? Pourquoi pas toi ? Pourquoi pas Ben ?

— Parce que j'ai décidé que ce serait toi. Bill secoua la tête.

— Je ne veux pas y aller ; je vais me faire prendre !

Kasia jugea bon d'intervenir.

— Il y a en ce moment tant d'allées et venues au château que nul ne vous remarquera, j'en suis sûre. Milord a fait venir des entrepreneurs et de nombreux ouvriers pour effectuer des réparations. Il vous suffit d'aller sonner à la porte et de remettre la lettre au valet qui vous ouvrira. Je parie qu'il la prendra sans même vous regarder...

— Oui, mais...

— De toute manière, reprit Kasia, comment voulez-vous qu'il ait le moindre soupçon ? Jusqu'à ce que le duc décachette l'enveloppe, personne ne saura ce qu'elle contient.

Bill fit la grimace.

— On ne me connaît pas dans la région, mais quand même, l'idée de me présenter à visage découvert ne me plaît guère... murmura-t-il. Kasia avait réponse à tout.

— Enfoncez un chapeau jusqu'à vos sourcils et enroulez une écharpe autour de votre cou de manière à vous cacher à moitié le visage.

Jack éclata de rire.

— C'est qu'elle a raison !

Bill hésitait toujours.

— Mais si on court après moi, si on me rattrape...

La jeune fille rétorqua avec assurance :

— Pas de danger ! Ne vous inquiétez pas, la lettre ne sera pas remise dans la seconde à milord ! Vous serez loin quand il l'ouvrira.

D'une main qui tremblait un peu, Bill se décida enfin à s'emparer de la lettre.

— Et si cela vous inquiète de vous présenter à la grande entrée, vous n'avez qu'à passer par-derrière, par la porte de service, dit encore Kasia. Là, ils vous prendront certainement pour un ouvrier. Vous n'aurez qu'à dire que vous apportez une lettre urgente pour milord.

— J'aime mieux ça, fit Jack. Oui, tu n'as qu'à passer par l'entrée de service, Bill. Personne ne fera attention à toi.

Il ricana.

— Tu as plus une tête de larbin que de grand seigneur.

— Tu ne t'es pas vu, toi, grommela Bill en adressant un regard

peu amène à son complice.

— Pas de discours ! Dépêche-toi de courir jusqu'au château !

— Mon oncle a dit qu'il serait de retour à l'heure du thé, dit Simon. Il va se demander où nous sommes passés.

Jack se mit à ricaner.

— Si vous vous attendez à ce qu'on vous serve du thé ici, vous pouvez toujours attendre !

— Nous ne vous avons rien demandé, fit Simon avec hauteur.

— Ecoutez-le ! Haut comme trois pommes et déjà arrogant comme un petit coq !

Jack croisa les bras et toisa l'enfant d'un regard dur.

— Tu seras moins faraud si ton oncle refuse de verser la rançon ! Parce que je te promets qu'on n'hésitera pas à mettre nos menaces à exécution. Quant à ta jolie gouvernante, elle cessera de prendre ses airs de mijaurée quand on s'offrira un peu de bon temps avec elle avant de l'expédier dans l'autre monde !

Ses yeux se mirent à briller d'une lueur salace, tandis qu'il se frottait les mains en détaillant Kasia des pieds à la tête.

La jeune fille frémit, horrifiée. Elle comprenait soudain que ces quatre hommes ne reculeraient devant rien.

« Si le duc ne leur donne pas l'argent qu'ils réclament, ils nous tueront, Simon et moi ! »

Sa terreur décupla.

« Et avant cela, ils me feront subir les derniers outrages ! Mon Dieu, j'aimerais mieux mourir ! »

En bas de l'escalier, quelqu'un cria :

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? Vous en perdez du temps ! La lettre devrait déjà être écrite et portée au château !

— Voilà, voilà ! cria Jack. Ne vous impatientez pas, on arrive !

Les deux hommes se dirigèrent vers l'escalier. Avant de descendre, ils fermèrent la lourde porte de bois. Instinctivement, Kasia tendit l'oreille pour écouter le bruit d'une clé tournant dans la serrure. Mais elle n'entendit rien.

« Il n'y a probablement plus de clé depuis longtemps ! » pensa-t-elle.

Simon se mit debout d'un bond.

— Ce sont des méchants ! Ils nous ont enlevés, ils nous ont faits prisonniers, et maintenant ils veulent une rançon... juste comme dans une histoire !

Il ne paraissait pas effrayé le moins du monde. Seulement très surexcité par l'aventure...

— Venez près de moi, dit Kasia. Je vais vous confier un secret.

L'enfant vint s'asseoir près d'elle.

— De quoi s'agit-il ? chuchota-t-il.

Très bas, la jeune fille déclara :

— Dans la lettre, j'ai donné une indication à votre oncle pour qu'il devine où nous nous trouvons... Maintenant, il ne nous reste plus qu'à prier très fort pour qu'il comprenne.

7.

Le duc rentra au château un peu après cinq heures et se rendit directement au salon jaune.

« Je suis navré d'être en retard », s'apprêtait-il à dire en ouvrant la porte.

En ne trouvant personne dans la pièce, il pensa que Simon et sa gouvernante s'étaient décidés à prendre le thé seuls, après l'avoir vainement attendu.

Mais lorsqu'il s'approcha de la table et s'aperçut que la théière était pleine et que personne n'avait touché aux assiettes de petits fours et d'appétissants canapés, sa surprise fit place à de l'inquiétude.

Sans perdre un instant, il sonna et le majordome arriva aussitôt.

— Oui, milord ?

— Où sont M. Simon et Mlle Watson ?

— Ils ne sont pas encore rentrés de leur promenade à cheval, milord.

— Comment est-ce possible ? Je croyais qu'ils devaient partir juste après déjeuner.

— C'est ce qu'ils ont fait, milord.

— Envoyez quelqu'un aux écuries demander ce qui se passe.

— Tout de suite, milord. Après le départ du majordome, le duc s'approcha de la fenêtre et contempla la roseraie.

Il pensait à Kasia...

Mais ne cessait-il pas de penser à elle ?

A sa grande stupeur, il avait découvert — et cela depuis déjà quelques jours, qu'il était amoureux. Amoureux comme un collégien, amoureux comme jamais il ne l'avait été de sa vie.

Amoureux d'une gouvernante !

Que faire ? Il ne pouvait tout de même pas l'épouser ! Que diraient les membres de sa famille s'ils apprenaient que le nouveau duc avait choisi pour femme une simple employée ?

« Ils seraient horrifiés, ils me rendraient la vie impossible... »

Dès le premier instant, Darcy avait été fasciné par les grands yeux bleus de la jeune fille. Elle était si jolie avec ses cheveux blonds et son visage en forme de cœur... Elle avait à la fois l'innocence d'un enfant, la sagesse d'un philosophe, l'intelligence d'une personne mûre... et la beauté d'une déesse !

« Comme elle est cultivée, aussi. Et si habile ! Elle a tout de suite su comment prendre Simon. »

En quelques jours, le comportement du petit garçon avait été transformé. Ceux qui l'avaient hébergé pendant quelques jours, quelques semaines ou quelques mois avant de déclarer forfait allaient avoir du mal à le reconnaître !

« Et ce miracle est dû à sa nouvelle gouvernante ! »

Gouvernante, gouvernante... Ce mot ne cessait de résonner aux oreilles de Darcy.

Comment pouvait-il envisager d'épouser une femme que son secrétaire avait engagée ? Une femme à laquelle on versait des gages chaque semaine ?

— Impossible, fit-il entre ses dents serrées.

En même temps, il se rendait compte qu'il ne pouvait pas proposer à la jeune fille de devenir sa maîtresse... Elle était trop pure, trop candide pour cela et déjà, il imaginait son regard horrifié.

« Que faire ? » se demanda-t-il, peut-être pour la millième fois.

Le majordome revenait. En voyant son visage sombre, le duc s'inquiéta.

— Alors ?

— Je crains d'être porteur de bien mauvaises nouvelles, milord.

— Dites vite !

— Le cheval que montait Mlle Watson est revenu seul aux écuries.

Quant à Dragonfly, il a disparu dans la nature avec son cavalier.

Le duc pâlit.

— Mon Dieu ! Il y a eu un accident !

— C'est à craindre, milord.

— Quelqu'un sait-il de quel côté ils sont partis ?

— Vers la forêt comme d'habitude, milord. Mlle Watson a dû tomber de cheval et se faire mal.

— Et M. Simon serait resté près d'elle... Ce qui explique pourquoi seul le cheval de Mlle Watson est revenu à l'écurie.

A mi-voix, comme pour lui-même, le duc ajouta :

— Mais comment une aussi bonne cavalière a-t-elle pu faire une chute alors qu'elle montait un cheval très calme ?

Son angoisse allait croissant. Mlle Watson s'était peut-être cassé une jambe... « Ou pire ! »

— Il faut envoyer plusieurs hommes à cheval quadriller la forêt. J'y vais aussi !

Le duc s'apprêtait à sortir quand le majordome lui tendit un plateau d'argent sur laquelle était posée une enveloppe en mauvais papier.

— Un homme s'est tout à l'heure présenté à l'entrée de service. Il a remis cette lettre à un valet en disant que c'était très urgent.

— Ah, c'est bien le moment ! s'exclama le duc avec agacement. Je lirai cela à mon retour.

Soudain, une pensée le frappa. Était-il possible que cette lettre urgente concernât Mlle Watson et Simon ? En hâte, il décacheta l'enveloppe et déplia le feuillet qu'elle contenait.

— Seigneur ! fit-il seulement, tandis que son regard durcissait. Il relut une seconde fois la lettre avec attention.

— Seigneur ! répéta-t-il.

Le crépuscule commençait à envahir la pièce qui se trouvait tout en haut de la tour de guet.

— J'ai faim, dit Simon.

— Moi aussi, soupira Kasia. Espérons que votre oncle va vite remettre à ces horribles bandits la rançon qu'ils demandent... et que nous serons libérés.

— Croyez-vous que mon oncle comprendra le message que vous avez essayé de lui transmettre ?

— Je ne peux que l'espérer. Prions...

— Prier ? Mais il ne nous entendra même pas !

— Aux Indes, les Hindous croient à la transmission de pensée.

Simon parut très intéressé.

— Vraiment ? Vous croyez que nous pouvons envoyer un message à mon oncle par la pensée ?

— Nous pouvons au moins essayer. C'est ce que je tente de faire depuis que nous sommes ici... Aidez-moi !

— Comment ?

— Tâchez de vous imaginer votre oncle, seul au salon ou dans son bureau, et dites-lui, intérieurement mais avec toute la force de votre volonté : *tour de guet, tour de guet...*

— Je vais faire ce que vous me dites, mademoiselle Watson. J'espère que cela réussira, car j'aimerais bien partir d'ici.

— Moi aussi, dit Kasia en prenant le petit garçon dans ses bras.

Simon ne tarda pas à s'endormir. Alors elle ôta sa veste d'équitation et lui en fit un oreiller. Pendant qu'elle l'étendait sur le plancher mal raboté de leur prison, il murmura sans ouvrir les yeux :

— Tour de guet... Tour de guet...

Kasia s'approcha de la fenêtre et contempla le ciel étoilé. La lune apparut entre deux nuages et répandit une lueur argentée sur un paysage désolé de champs en friche.

Il y avait de nombreuses années qu'on ne cultivait plus les terres qui entouraient la tour de guet ! L'endroit semblait complètement abandonné et personne ne devait y passer.

« La cachette idéale ! » pensa la jeune fille. « Ils ont bien organisé leur coup ! »

Qu'allait-il se passer maintenant ? Le duc allait-il apporter l'argent de la rançon ? Ou bien chercherait-il à gagner du temps ?

A moins qu'il ne devine ce qu'elle avait tenté de lui faire comprendre...

Kasia se rendait compte que si leurs ravisseurs obtenaient sans peine les deux mille livres sterling qu'ils avaient réclamées, ils comprendraient qu'ils avaient trouvé un excellent moyen pour gagner facilement de l'argent et multiplieraient les enlèvements d'enfant.

Comment les empêcher de poursuivre dans cette voie ?

La jeune fille soupira. La vue de ces champs abandonnés, devenus la proie des ronces et des mauvaises herbes lui parut plus déprimante que jamais... Elle revint s'asseoir près de Simon et lui caressa les cheveux.

« Comme il est courageux », pensa-t-elle avec attendrissement. « Beaucoup d'enfants auraient hurlé ou se seraient accrochés à moi. Pas lui... Quand il sera grand, il deviendra aussi brave que son oncle. »

Soudain, l'image du duc s'imposa à elle. Alors un trouble infini s'empara d'elle.

Elle revit tout d'abord le duc à cheval sur son grand étalon noir, puis assis à la longue table de la salle à manger, et enfin debout devant la cheminée, en train de rire de bon cœur.

« Il est si beau et si intelligent... » pensa-t-elle. « Maintenant que je le connais, j'ai l'impression que je ne pourrais plus jamais vivre sans lui. »

Les battements de son cœur s'accéléchèrent encore. Puis elle se sentit brusquement glacée...

Ce matin même, à la table delà salle à manger ovale réservée aux petits déjeuners, le duc lui avait dit avec gravité :

— J'ai à vous parler.

A ce moment-là, le majordome était entré pour prévenir le châtelain que l'entrepreneur venait d'arriver. Si bien que Kasia ne savait toujours pas ce que le duc voulait lui dire.

Peut-être avait-il l'intention de retourner à Londres, la laissant seule avec Simon ?

« Mon Dieu, faites qu'il reste ! » supplia la jeune fille. « Faites qu'il reste... et qu'il nous retrouve bien vite ! » Elle se prit la tête entre les mains et se mit à prier avec ferveur.

Un bruit qu'elle ne sut identifier la ramena à l'instant présent. C'était une espèce de grattement — ou plutôt de chuintement...

La jeune fille se raidit.

— Des rats ! fit-elle à mi-voix.

Elle avait toujours éprouvé une terreur instinctive à l'égard de ces rongeurs.

« Ils doivent infester cette vieille tour abandonnée ! » pensa-t-elle, tandis que le grattement s'intensifiait.

Les rats devaient être très nombreux pour faire autant de bruit ! Kasia se recroquevilla sur elle-même avec angoisse. Elle se souvenait avoir lu que les rats affamés attaquaient parfois les humains.

« Si je crie, les bandits viendront-ils à mon secours ? » se demanda-t-elle. Elle revit le regard concupiscent de Bill et de Jack et se mit à trembler de tous ses membres. « Il ne faut pas que je pense à des choses pareilles, sinon je vais perdre la tête ! » se dit-elle.

Et elle s'efforça de se raisonner. « Les rats ont certainement plus peur de moi que moi d'eux. Entre deux maux, ne dit-on pas qu'il faut choisir le moindre ? Entre la compagnie de quelques rongeurs et celle de vauriens pleins de mauvaises intentions, je préfère encore la première ! »

Kasia frissonna, tandis que quelques larmes glissaient sur ses joues. « Quel cauchemar ! Mon Dieu, comment tout cela finira-t-il ? »

La fenêtre, qu'elle avait laissée entrebâillée, s'ouvrit brusquement et une haute silhouette noire s'y encadra en ombre chinoise.

Terrorisée, incapable d'émettre un son, Kasia porta les mains à son cœur. Sans bruit, dans un souple rétablissement, l'homme sauta à l'intérieur. La jeune fille n'avait pas vu son visage, mais son intuition lui disait que celui qui avait réussi à escalader la tour par L'extérieur n'était autre que le duc...

« Nous sommes sauvés ! » pensa-t-elle avec transport. Et elle se précipita vers lui.

Elle n'eut pas le temps de prononcer un mot : déjà, Darcy l'avait enlacée, déjà il lui prenait les lèvres dans un baiser passionné.

Les yeux clos, Kasia s'abandonna à cette délicieuse expérience. Elle avait l'impression de monter haut, très haut... au septième ciel !

Enfin, le duc releva la tête et posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! fit-il très bas. Surtout, pas un bruit... Combien sont-ils ?

— Quatre, chuchota la jeune fille.

— Sont-ils armés ?

— Oui.

Dans un rayon de lune, le visage du duc se durcit.

— S'ils ont touché un seul cheveu de votre tête, je...

— Ils ne nous ont pas fait de mal, se hâta de dire Kasia.

— Où est Simon ?

— Ici. Il dort.

Sans lâcher la jeune fille, le duc jeta un coup d'œil autour de lui et vit l'enfant paisiblement endormi sur le sol.

— Dieu soit loué ! murmura-t-il.

D'une voix à peine audible, il ordonna :

— Réveillez-le et allez tous les deux vous cacher derrière la porte.

La jeune fille aurait voulu lui poser des questions, mais elle se rendait aisément compte que le moment aurait été bien mal choisi. Elle alla secouer doucement l'enfant qui la regarda d'un air égaré.

— Où... où suis-je ? balbutia-t-il.

La mémoire lui revint aussitôt.

— Oh ! Nous avons été enlevés ! Nous...

— Chut ! Venez avec moi vous cacher derrière la porte.

Simon s'aperçut alors que son oncle avait réussi à les rejoindre dans leur prison.

— Oncle Darcy ! Je savais bien que vous viendriez !

Sans faire le moindre bruit, le duc ouvrit la porte et Kasia entraîna le petit garçon derrière e battant.

— Ne bougez plus d'ici jusqu'à ce que je vous dise que la voie est libre, dit le duc.

Là-dessus, il se dirigea vers la fenêtre, sortit son pistolet et tira un coup en l'air.

A ce signal, des coups de feu retentirent aussitôt en bas... Kasia devina sans peine que les hommes du duc attaquaient leurs ravisseurs.

Quelqu'un gravissait l'escalier quatre à quatre. Jack déboucha dans la pièce et pointa son arme en direction de l'endroit où Kasia et Simon se tenaient avant d'aller se cacher derrière la porte.

Le duc tira en direction du vaurien qui laissa tomber son pistolet par terre et se tordit de douleur.

— Vous m'avez tué ! hurla-t-il.

Le duc haussa les épaules.

— Allez rejoindre vos complices ! ordonna-t-il en menaçant de nouveau le bandit de son arme...

Ce dernier ne se fit pas répéter deux fois cette injonction. En tenant son bras blessé de sa main valide, il descendit l'escalier en gémissant.

En bas, les coups de feu avaient cessé. Le duc ramassa le pistolet de Jack et se tourna vers Kasia et son neveu.

— Restez ici jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

— Puis-je avoir le pistolet de ce vilain homme, s'il vous plaît, mon oncle ? demanda Simon.

Darcy sourit en enlevant les balles qui se trouvaient encore dans le barillet avant de tendre l'arme à l'enfant.

— Voilà ! Je compte sur toi pour défendre ta gouvernante.

Et, à la suite de Jack, il descendit à son tour l'escalier.

Kasia se sentit soudain épuisée — à un tel point qu'elle eut l'impression que ses jambes ne la portaient plus. Tout tournait autour d'elle et elle dut s'asseoir par terre.

Elle joignit les mains. « Le duc nous a sauvés ! »

Il avait compris son message ! Il avait entendu leurs prières ! « Je l'aime ! » se dit-elle avec émerveillement.

Quelques minutes plus tard, Darcy les appela.

— Il n'y a plus de danger ! Vous pouvez descendre !

Pendant que Kasia remettait sa veste, Simon se précipita dans l'escalier sombre.

Lorsque la jeune fille descendit à son tour, elle trouva le duc qui l'attendait en bas des marches, son neveu à ses côtés. Une bougie éclairait la scène d'une lueur quelque peu irréaliste.

Le duc prit Kasia par la main et, lorsque leurs doigts se touchèrent, elle se sentit frémir. Elle leva les yeux vers lui et, à ce moment-là, elle eut l'impression que son cœur allait éclater dans sa poitrine.

— Tout est fini, lui dit le duc.

— Nos... nos ravisseurs ?

— Ils ont tous les quatre été arrêtés. Venez... Des chevaux vous attendent pour vous ramener au château.

Ils sortirent de la tour. Des garçons d'écurie tenaient deux chevaux par la bride. Kasia reconnut Princesse ainsi qu'un cheval qu'elle avait eu l'occasion de monter à plusieurs reprises. Un autre homme — armé celui-là — s'était chargé du grand étalon noir du duc.

Apparemment, lorsqu'ils avaient compris qu'ils étaient encerclés, les bandits avaient préféré se rendre plutôt que de lutter. Après leur avoir passé les menottes, des hommes armés les emmenaient vers une voiture de police aux étroites fenêtres. Le bras droit de Jack pendait à l'angle de l'une d'elles : la balle du duc avait dû lui fracasser l'os. « Je ne vais certes pas le plaindre ! » pensa Kasia. « Il n'a que ce qu'il mérite ! »

Le duc prit Simon par la taille et le déposa à califourchon sur la selle de Princesse. L'enfant se pencha sur l'encolure de la jument et la caressa.

— Ma belle Princesse ! Si tu pouvais deviner l'extraordinaire aventure que nous venons de vivre, Mlle Watson et moi !

Darcy se tourna alors vers Kasia et la fixa sans mot dire. Les lèvres entrouvertes, le souffle court, la jeune fille se demanda s'il allait de nouveau l'embrasser...

« Pas devant tout ce monde ! » pensa-t-elle, un peu déçue.

Sans effort apparent, le duc la souleva à son tour et la mit en selle. A ce moment-là, la terre parut trembler, tandis qu'un grondement sourd se faisait entendre.

— Vite, vite ! s'écria le duc. Allez tous au bout du champ ! Ne restez pas ici !

La tour vacillait sur sa base... Hommes et chevaux partirent avec un bel ensemble.

Une fois arrivé à distance respectable, le duc s'arrêta et tout le monde l'imita. Le grondement s'amplifiait... La tour pencha d'un côté et avec un bruit terrifiant s'écroula dans un nuage de poussière.

Des chevaux hennirent, celui que montait Kasia rua, l'étalon du duc se cabra — mais Princesse demeura impavide.

Kasia s'aperçut que le duc lui étreignait la main. Elle le fixa avec des yeux agrandis.

— Mon Dieu ! Vous avez escaladé cette tour au péril de votre vie ! Vous auriez pu être tué !

— Vous aussi, mon amour.

Kasia retint sa respiration en se demandant si elle avait bien entendu. Le duc lui sourit.

— Oui, « vous aussi, mon amour ».

Puis il se détourna brusquement.

— Vos ravisseurs vont être jetés en prison... Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à rentrer. Simon rassembla les rênes de Princesse.

— C'est la première fois que je monte à cheval la nuit !

Plus surexcité que jamais, il poursuivit :

— Ah ! Vous êtes vraiment très intelligent et très courageux, mon oncle ! Comment avez-vous deviné où nous étions maintenus prisonniers ? Mlle Watson et moi tâchions de vous dire que nous étions en haut de la tour de guet...

— Au moyen de la transmission de pensée, expliqua Kasia.

— Je n'ai pas eu besoin de cela : votre lettre était suffisamment explicite. J'ai compris tout de suite où l'on vous avait amenés, dit le duc.

Il se mit à cheval à son tour.

— Et maintenant, en route !

Heureusement, le clair de lune leur permettait de distinguer le chemin. Bientôt la masse sombre du château se détacha sur le ciel.

Tous les domestiques étaient venus les attendre devant les écuries. Quand le duc et sa petite escorte apparurent, des hourras et des applaudissements retentirent.

Simon se laissa glisser en bas de sa selle et courut se jeter dans les bras de sa Nanny. Puis il se mit à lui raconter avec force gestes l'incroyable aventure qu'il venait de vivre.

— Maintenant, je meurs de faim et de soif ! conclut-il. Pensez un peu ! Ces horribles hommes ne nous ont rien donné à boire ni à manger !

Le majordome sourit.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Simon. Un bon dîner vous attend.

— Quelle excellente idée ! Mlle Watson aussi doit avoir très faim...

Simon pouffa.

— Même si elle est trop réservée et trop bien élevée pour le dire !

— Simon ! fit Kasia en rougissant.

Elle gravit le perron d'un pas léger.

— Si vous voulez bien m'excuser... dit-elle au duc. Je vous rejoins dans quelques instants.

Là-dessus, elle courut dans sa chambre pour faire un peu de toilette, se recoiffer et troquer sa tenue d'équitation contre une robe plus élégante.

« Pouah ! Comme je sens mauvais ! » pensa-t-elle en ôtant son amazone.

Son nez délicat se pinça... La charrette dans laquelle leurs ravisseurs les avaient jetés sans ménagement avait dû, auparavant, transporter du fumier !

Ce détail ne semblait pas gêner Simon outre mesure — et la jeune fille n'avait pas l'intention de l'ennuyer ce soir en l'obligeant à changer de vêtements ou même à se laver les mains.

Une femme de chambre frappa à la porte de son appartement.

— Puis-je vous aider, mademoiselle Watson ?

— Oui, s'il vous plaît ! Vous êtes gentille d'y avoir pensé... Si-vous pouviez m'aider à passer ma robe et à mettre toutes ces agrafes, cela me ferait gagner du temps.

Cinq minutes plus tard, Kasia retrouva le duc et Simon dans la salle à manger. Simon était déjà assis devant une assiette de potage.

— Je lui ai permis de commencer, dit le duc en souriant.

— Vous avez très bien fait ! Ce soir, tout est exceptionnel...

— Avant que vous ne vous mettiez à table, je tiens à vous offrir une coupe de Champagne pour fêter votre retour à Dreghorne après cette dramatique expérience.

— Dramatique... c'est bien le mot ! fit la jeune fille en hochant la tête. Je n'ai jamais eu si peur de ma vie — même si j'essayais de faire bonne figure pour ne pas effrayer Simon. Votre neveu, milord, s'est conduit très courageusement. Vous pouvez être fier de lui !

— Je le suis !

Simon posa sa cuillère.

— Si j'avais eu un pistolet, j'aurais tiré sur eux ! Comme vous avez tiré sur Jack !

— Son bras le fera souffrir pendant un certain temps, je le crains, dit le duc. Mais il n'a que ce qu'il mérite ! De plus, il va passer de longues années en prison.

— Je suis content que ces méchants hommes soient tous les quatre en prison, dit Simon. Ils ont dit qu'ils nous tueraient si vous ne leur apportiez pas la rançon qu'ils demandaient...

Il réfléchit pendant quelques instants en fronçant les sourcils avant d'ajouter :

— Ils ont dit aussi qu'ils s'offriraient un peu de bon temps avec Mlle Watson avant de l'expédier dans l'autre monde. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Le duc crispa les poings, tandis que Kasia pâlissait. Jugeant plus prudent de changer de sujet de conversation, elle demanda avec un sourire forcé :

— Ce potage est-il bon, Simon ? C'est que moi aussi, j'ai faim...

— Oh, il est excellent ! assura le petit garçon en se remettant à manger.

Le majordome, qui venait d'ouvrir une bouteille de champagne, remplit deux coupes. Le duc en tendit une à Kasia et leva la sienne.

— A votre retour parmi nous, mademoiselle Watson !

Infiniment troublée, la jeune fille se sentit rougir.

— Merci... fit-elle d'une voix presque inaudible.

Et elle baissa la tête, car il lui semblait soudain impossible de soutenir les regards pleins de passion et de ferveur dont le duc l'enveloppait.

— A quoi pouvons-nous encore boire ? demanda-t-il en levant à nouveau son verre.

— A vous, oncle Darcy ! s'écria Simon.

Le duc sourit.

— Mais surtout à Mlle Watson, à son courage, à sa présence d'esprit... Quand elle écrivait cette lettre de demande de rançon sous la menace, elle a trouvé le moyen de me faire comprendre où vous étiez gardés prisonniers. Et cela, d'une manière si adroite que les bandits ne se sont doutés de rien !

La rougeur de Kasia s'accentua encore.

— Il n'y a là rien de bien extraordinaire ! N'importe qui en aurait fait autant à ma place.

Darcy lui adressa un demi-sourire.

— Croyez-vous ?

Il leva une troisième fois son verre.

— Et maintenant, buvons à l'avenir !

— A l'avenir... fit la jeune fille en écho.

— Comment avez-vous réussi à monter jusqu'en haut de la tour, mon oncle ? demanda Simon. Aviez-vous une échelle ?

— Nous n'en possédons pas d'assez haute au château. Mais de toute manière, même si nous en avions eu une, je ne l'aurais pas utilisée pour ne pas donner l'éveil à ces brigands... J'ai tout simplement escaladé le mur en prenant appui sur les pierres disjointes.

Kasia frémit de terreur rétrospective.

— Mon Dieu ! C'était extrêmement dangereux !

— Oh, oui ! renchérit Simon. Vous auriez pu tomber !

Kasia laissa échapper un petit cri d'horreur en imaginant le duc gisant disloqué en bas de la tour...

— Vous n'avez pas eu peur ? reprit Simon.

— Ce qui m'inquiétait surtout, c'était de vous savoir dans cette tour. Les architectes m'avaient signalé qu'elle était en mauvais état et risquait de s'effondrer d'un instant à l'autre.

— Je me souviens que vous nous aviez prévenus, en effet... murmura Kasia.

— Et elle s'est bel et bien écroulée ! s'écria Simon. Mais juste après notre départ — heureusement !

Kasia termina sa coupe de Champagne avant d'aller s'asseoir près de Simon. Elle surprit le regard du duc posé sur ses lèvres, et son cœur fit un petit bond dans sa poitrine.

« Comme je suis heureuse ! » songea-t-elle avec émerveillement. « Jamais je n'ai été aussi heureuse de ma vie... »

Elle mangea et but sans trop se rendre compte de ce que l'on mettait dans son assiette ou dans son verre. Comment aurait-elle pu se préoccuper de pareilles contingences matérielles alors qu'elle avait l'impression d'évoluer dans un rêve ?

A la fin du dîner, Nanny vint chercher Simon. Le petit garçon se leva de table et vint embrasser Kasia.

— Vous avez été très courageux, lui dit la jeune fille avec tendresse.

Le visage de l'enfant s'éclaira.

— Vraiment ?

— Vous le savez bien !

— La prochaine fois, j'aurai un pistolet et je tuerai les méchants qui veulent nous enlever !

— J'espère de tout mon cœur qu'il n'y aura pas de prochaine fois ! s'exclama Kasia.

Simon alla ensuite saluer le duc.

— Bonsoir, oncle Darcy.

A la grande surprise de la jeune fille, ce dernier serra l'enfant dans ses bras.

— Oui, tu as été très courageux, dit-il avant de l'embrasser.

— Nanny dit que vous êtes un héros intrépide, mon oncle. Quand je serai grand, je veux être comme vous ! Il faudra que vous m'appreniez à tirer au pistolet.

— Si tu veux devenir comme moi, il faut tout d'abord que tu saches bien lire.

Simon fit une petite grimace.

— Lire ?

— C'est très utile ! Vois-tu... Si je n'avais pas su lire parfaitement, il m'aurait été impossible de déchiffrer la lettre de Mlle Watson. Jamais je n'aurais deviné où vous étiez... et à l'heure qu'il est, vous seriez toujours prisonniers en haut de la tour de guet.

— La tour s'est écroulée, lui rappela Kasia à mi-voix. Dites plutôt que nous serions écrasés sous les décombres.

— Vous avez raison, admit le duc.

Il se tourna vers Simon et reprit :

— Comprends-tu mieux l'utilité de la lecture ?

L'enfant réfléchit pendant quelques instants.

— Oui, mon oncle, déclara-t-il, vaincu. J'apprendrai à lire correctement — à condition de pouvoir aussi tirer au pistolet. Le duc éclata de rire.

— Marché conclu !

Après le départ de Simon et de sa Nanny, le majordome demanda au duc où il voulait que soit servi le café.

— Dans le petit salon jaune, s'il vous plaît.

Darcy se leva et offrit son bras à la jeune fille pour l'emmener au salon. De nouveau, Kasia eut l'impression de vivre un rêve...

Une fois qu'ils se retrouvèrent seuls au salon, le duc l'enlaça. Elle leva vers lui son ravissant visage et le contempla avec de grands yeux lumineux.

— Comme vous êtes jolie... fit Darcy d'une voix rauque. Comment pourrais-je vivre sans vous ?

Et il lui prit les lèvres dans un baiser sans fin. Les yeux clos, la jeune fille se laissa emporter par tout un flot d'émotions inconnues. « C'est merveilleux... » se dit-elle. « Peut-on mourir de bonheur ? »

Enfin, le duc se redressa.

— Voulez-vous m'épouser ? demanda-t-il.

Kasia se demanda si elle avait bien entendu.

— Vous... vous épouser ? balbutia-t-elle.

— Oui. Je ne peux pas supporter l'idée d'être séparé de vous. Je vous aime, je veux que vous soyez toute à moi, et ma seule hantise est de vous voir vous intéresser à un autre homme.

— Cela ne risque pas, puisque c'est vous que j'aime, avoua Kasia avec une totale simplicité.

— C'est seulement cela qui compte.

Le duc reprit les lèvres de la jeune fille. Puis il la fit asseoir sur un canapé et s'installa à côté d'elle. Dans un geste possessif, il lui enlaça la taille.

— J'ai vécu un enfer aujourd'hui ! Je redoutais que ces horribles individus ne vous aient fait mal... Et j'avais tellement peur de ne jamais vous retrouver !

— Vous pensez que s'ils avaient reçu la rançon, ils ne nous auraient pas libérés ? Ils auraient été capables de nous laisser enfermés dans la tour, et nous serions morts de faim et de soif ?

— Je crois qu'ils étaient prêts à tout. Mais désormais, pour éviter de revivre de semblables angoisses, je veux que vous soyez avec moi chaque jour — et chaque nuit.

Il resserra son étreinte.

— Mais vous n'avez pas encore répondu à ma question ! Voulez-

vous m'épouser ?

— Vous souhaitez vraiment que je devienne votre femme ? Alors que vous ignorez qui je suis en réalité ?

— Vous m'aviez dit que vous teniez à garder vos secrets... Jusqu'à présent, j'ai respecté votre souhait.

— Ce dont je vous remercie.

— En aurez-vous toujours pour votre futur mari ? demanda le duc avec une pointe d'anxiété.

Kasia lui adressa un délicieux sourire.

— Non. J'ai une confession à vous faire... En réalité, je ne m'appelle pas Kate Watson, mais...

— Kasia.

Elle sursauta.

— Comment connaissez-vous mon véritable prénom ?

— Par inadvertance — du moins je le suppose —, vous avez signé votre lettre Kasia Watson.

— C'est vrai. J'étais tellement bouleversée que je n'ai pas réfléchi. Quand je me suis aperçue de mon erreur, il était trop tard pour la corriger...

— Kasia... murmura le duc. C'est un prénom très rare... Un prénom que je ne pensais pas connaître jusqu'à ce que je le remarque en bas de votre lettre. Et pourtant il a aussitôt évoqué quelque chose pour moi...

Il se leva brusquement.

— J'ai fait immédiatement le rapprochement...

Darcy cherchait maintenant avec impatience parmi les journaux que le majordome avait disposés sur une table devant la cheminée. « Exactement comme à la maison », pensa Kasia.

Le duc s'empara du *Morning Post* et le feuilleta. Puis il l'apporta à la jeune fille.

— Voyez vous-même !

Elle jeta un coup d'œil à la colonne de petites annonces qu'il lui montrait. Dans les avis de recherche, on lisait quelques lignes en gros caractères.

Kasia, pardonne-moi et reviens à la maison. Tu me manques !

R.R.

Kasia laissa tomber le journal à ses pieds et se leva d'un bond.

— J'ai gagné !

— Qu'avez-vous gagné ? demanda le duc d'une voix blanche.

— La bataille avec mon père.

— C'est lui que vous avez fui ?

— Oui...

Darcy laissa échapper un soupir de soulagement.

— Si vous saviez les moments d'angoisse que j'ai vécus après avoir lu cet entrefilet dans le *Morning Post* ! Je me suis imaginé le pire ! Que vous aviez fui un mari, un amant...

Kasia le regarda avec stupeur.

— Comment avez-vous pu penser une chose pareille ?

— Parce que je vous aime, tout simplement. Je vous aime et je ne peux pas supporter la pensée que vous apparteniez à un autre qu'à moi.

Il reprit la jeune fille dans ses bras.

— Soyez prévenue ! Je serai le plus jaloux des maris !

Kasia sourit.

— Vous n'avez aucune raison d'être jaloux, puisque c'est vous que j'aime.

— Quand je vous ai embrassée dans la tour, j'ai eu l'impression que c'était la première fois qu'un homme vous embrassait.

— Naturellement ! Personne ne m'a encore jamais embrassée... à part vous !

— Mon amour ! s'exclama Darcy avec transport.

Il voulut lui reprendre les lèvres, mais elle l'en empêcha.

— Laissez-moi tout d'abord vous expliquer pourquoi je me suis sauvée.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que mon père voulait m'obliger à épouser un homme pour lequel je n'éprouvais aucun tendre sentiment.

— Comment est-ce possible ? s'exclama le duc avec indignation.

— De plus, cet homme est beaucoup plus âgé que moi. Il a au moins l'âge de mon père... A la seule idée que lord Stefelton pouvait me toucher, j'étais glacée d'horreur.

— Je le comprends ! Vous, si vive, si charmante et si jolie, épouser lord Stefelton ? Ce quinquagénaire aussi laid que pompeux et ennuyeux !

— C'est bien mon avis.

— Soit, il possède une intelligence aiguë et sait mener ses affaires avec maestria. Je le crois fort riche...

— C'est pour cela que mon père voulait que je l'épouse.

— Je suppose qu'il souhaitait vous voir mener une existence dorée ? Ce souci l'honore, dans un sens... Mais de là à épouser un lord Stefelton pour être à l'abri du besoin !

Kasia ne put s'empêcher de sourire.

— Oh ! J'aurais été de toute manière à l'abri du besoin...

— Pourquoi ? Votre père possède donc une certaine fortune ?

— Je dirais même une grosse fortune et, à cause de cela, il craignait que je ne devienne la proie de tous les coureurs de dot du royaume... Pour écarter ce danger, il a cru trouver la parade en me faisant épouser lord Stefelton.

— Et vous vous êtes enfuie !

— Je n'ai pas vu d'autre solution ! Par hasard, j'ai remarqué l'annonce qu'avait fait insérer votre secrétaire, M. Ashton, dans le *Morning Post*. Sans perdre une seconde, je suis allée me présenter chez vous en disant que j'étais gouvernante et que je voulais travailler immédiatement.

— Vous ne manquez pas de ressources, mon amour ! Je dois dire que vous avez été la meilleure de toutes les gouvernantes que Simon a eues jusqu'à présent. Grâce à vous, mon neveu est métamorphosé !

— Merci...

— Mais vous ne m'avez pas encore dit quel était votre véritable nom. Est-ce Kasia Watson ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non. Je m'appelle Kasia Ross. Mon père n'est autre que sir Roland Ross, ma mère était la fille de la comtesse...

— ... de Malford ! termina le duc à sa place. Et vous habitez vous aussi Berkeley Square, juste en face de mon hôtel particulier !

Darcy déposa une pluie de baisers sur le ravissant visage de Kasia.

— Mon amour, dès demain nous nous rendrons à Londres et j'irai demander votre main à votre père. Croyez-vous qu'il me l'accordera ?

Kasia sourit.

— A votre avis ? demanda-t-elle, taquine.

— J'espère qu'il n'aura pas l'idée de prendre le duc de Dreghorne pour un coureur de dot !

Cette suggestion était si drôle que la jeune fille laissa échapper un éclat de rire cristallin.

Le duc plongea son regard dans celui de la jeune fille.

— Qui aurait jamais cru que la jolie demoiselle que j'ai aperçue par hasard perchée en haut d'un arbre, alors que je me promenais dans le parc, allait prendre tant de place dans ma vie ?

— Qui aurait jamais cru qu'en m'enfuyant, j'allais rencontrer l'amour ?

Darcy l'attira de nouveau contre lui et, tout naturellement, elle se blottit contre sa solide poitrine.

— Savez-vous que mon père m'a dit que j'étais incapable de gagner un penny ? fit-elle avec un certain ressentiment. Cela m'a mise en colère et j'ai décidé de lui prouver le contraire.

— Vous avez gagné toute une semaine de gages — et au centuple ! Car non seulement vous avez apprivoisé Simon, mais vous lui avez

également sauvé la vie et, par la même occasion, permis l'arrestation de quatre dangereux malfaiteurs.

Le duc effleura les lèvres de la jeune fille d'un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon.

— Comment voulez-vous que vous soient payés vos gages ? En pièces d'or, en bijoux, en lettre de change, en...

Se haussant sur la pointe des pieds, elle lui tendit ses lèvres.

— En baisers... s'il vous plaît, Darcy !

Table of Contents

[Start](#)